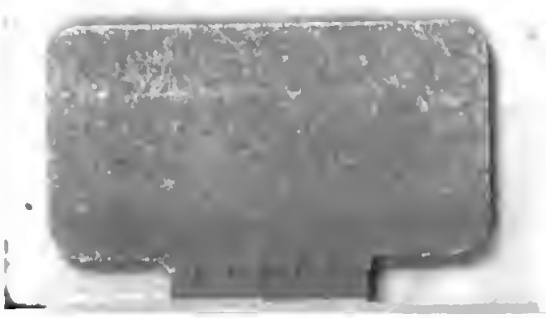
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
202
NAPOLI



Digitized by Google

II Swed. Pol. F. A. 202

# LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

RENAUD DE LA GRELAYE

*Semblable à la pauvre hirondelle,*
*Qui tous les ans refait son nid;*
*Tous les ans une main cruelle*
*Le détruit, à peine fini.*

G27.348

# LES PROMENADES DE VAUCLUSE, SUITE DES SOUPERS,

*PAR LE MÊME AUTEUR.*

PUÒ DE FIORELLI, QUI SPARSI,
OGNI ETA CORONARSI.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez GUYON, Editeur, Rue Vieille-du-Temple, N°. 47.

M. DCCC. VII.

# NOTICE

## SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

## DE M. RENAUD DE LA GRELAYE.

Cet ouvrage était sous presse et à moitié imprimé, lorsque la mort enleva son auteur.

L'amitié qui m'unissait à lui me fait trouver une consolation à rendre hommage à sa mémoire. Mais comme ce sentiment pourrait rendre suspect ce que j'ai à dire à son avantage, je me décide à donner un précis de sa vie, persuadé que les hommes vertueux ne peuvent jamais être mieux loués que par le récit de leurs actions, et que c'est le seul moyen de donner une idée juste de leurs caractères et de leurs principes.

M. Renaud de la Grelaye, n'acquit à Dijon, en 1739, et pour complaire à ses parens, il consacra les premières années de sa jeunesse à l'étude du barreau. Mais son caractère libre et indépendant et surtout son amour pour les lettres, lui firent bientôt abandonner cette profession. Il vint à Paris où ses talens lui méritèrent une place de confiance dans l'ambassade du prince Louis, à Vienne. M. de la Grelaye déploya dans ses fonctions, autant d'intelligence que de probité. Il mérita l'estime de tous ceux qui l'avaient connu, et à son retour, il obtint un emploi dans la partie forestière, où il se fit remarquer d'une manière si avantageuse, qu'il fut nommé inspecteur-général des eaux et forêts de Corse.

Il partît pour cette île et apporta, dans l'exercice de sa place, une activité encore plus grande; son zèle semblait toujours croître en raison de l'importance

des fonctions qui lui étaient confiées. Il ne négligera rien de ce qui pouvait lui procurer des renseignemens utiles sur la richesse forestière de cette île, et des mémoires très-précieux furent le fruit de ses travaux.

Ni les peines, ni les contrariétés, ni même les dangers ne ralentissaient son ardeur, un évènement funeste en offrit une triste preuve. M. de la Grelaye ne voulant pas revenir en France, sans avoir fait, par lui-même, l'inspection la plus rigoureuse et sans avoir pénétré au sein des montagnes dont le pays est hérissé, fit une chûte du haut d'un rocher, et en resta estropié toute sa vie.

Ce malheur, joint à la considération des services qu'il avait rendus, lui méritèrent, de M. de Calonne, alors ministre, la concession de la forêt d'Ætône, en Corse; mais des intrigues parvinrent à lui ravir une récompense si bien méritée.

Cependant après avoir servi son pays avec autant de désintéressement que de zèle, M. de la Grelaye, extrêmement infirme, avait besoin d'un emploi doux et tranquille, on lui accorda la place de premier secrétaire d'intendance à Moulins. C'était-là qu'il devait jouir du repos, après une vie aussi pénible; mais la fortune, qui l'avait baloté jusqu'alors, et ne lui avait fait éprouver que des contrariétés, lui avait réservé ses coups les plus cruels.

La révolution non-seulement le priva de sa place, mais elle fit comprendre lui, sa femme et ses deux fils dans le nombre des gens déclarés suspects.

Cette famille infortunée fut inhumainement traînée de prison en prison et aurait fini par être sacrifiée toute entière sans l'époque qui vint suspendre les maux de la France.

Néanmoins M. de la Grelaye eut la douleur de perdre son fils le plus jeune

qui fut condamné à mort par jugement de la commission révolutionnaire de Lyon ; motivé sur ce qu'il était MUSCADIN.

Cette perte fut encore plus sensible à son père que celle de sa fortune ; qui se trouva cependant réduite à une simple pension viagère de 1000 livres. Les amis de M. de la Grelaye s'empressèrent de lui offrir des secours, et les moyens qu'ils employèrent pour les lui faire parvenir, forcèrent sa delicatesse à les accepter. Mais quoiqu'il fut glorieux pour lui de voir le noble sentiment de l'amitié survivre à tous ses malheurs, et que son cœur sensible y trouva une source inépuisable de satisfaction, il avait trop de grandeur d'âme pour ne pas faire tous ses efforts, non-seulement afin de ne pas être à charge plus longtems, mais encore pour ne pas chercher les moyens de se libérer envers eux. Il fit diverses tentatives, soit

pour se procurer un emploi, soit pour tirer parti de plusieurs matériaux précieux sur des objets d'administration ; il songea aussi à faire imprimer quelques ouvrages. Indépendamment des motifs dont j'ai parlé pour mettre en œuvre, le peu de ressources qui lui restaient, la crainte de laisser son épouse dans l'indigence, était une considération qni navrait son ame de douleur, mais qui doublait son énergie et lui faisait une loi de la persévérance.

Malheureusement la mort vient de trancher ses jours avant qu'il ait pu réaliser aucun projet. Sa respectable veuve a cependant fait terminer l'édition de ses PROMENADES, elle espère que le public l'acceuillera favorablement.

On trouvera dans l'ouvrage quelques longueurs, certaines pièces de poésies un peu faibles, mais, je crois, un plus grand nombre très-belles et partout des principes justes et une saine morale.

De legères dissertations sur l'histoire, la mythologie, la physique, l'astronomie, la géographie, la législation, la poésie, etc. le rendent très-propre à l'instruction de la jeunesse.

Pour joindre l'agréable à l'utile, l'auteur a introduit une intrigue très-bien conduite et qui entretient un intérêt très-vif, mais il ne commence à se faire sentir qu'au second volume. On voudra bien ne pas se laisser prévenir défavorablement par la lecture du premier qui se trouve, je crois mal-à-propos, étranger à l'action principale qui fait tout le charme de l'ouvrage.

G....

# LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

*Le* CHEVALIER *à Madame de* ****.

PUISQUE les Soupers de la marquise d'Arville ne vous ont pas ennuyée, madame, et que vous desirez être au courant des Promenades des dernières vacances, je vais, en suivant le même plan, remettre les mêmes acteurs en scène : un de plus ne nuira pas à l'ensemble ; je pense, au con-

la controverse prolongeait trop les Soupers, et que l'éclat de leur teint et de leurs yeux en souffrait; la marquise, qui n'existe que pour plaire à tout le monde, a proposé de remplacer les délicates orgies du soir, par une Promenade l'après-midi, dans un bois de chênes verds, qui sert de parc au château, et où la pelouse la plus fine invite à s'asseoir., et doit son émail aux eaux cristalines de la fameuse fontaine qui féconde le Comtat.

On est aussi convenu que les lectures ne seraient point limitées,

et qu'on admettrait des piéces d'une certaine étendue.

Le traité fait dès ici, chacun a arrangé son porte-feuille et s'est préparé au combat. De tous les athlètes, je suis le seul qui doive redouter votre jugement ; mais ma confiance vous désarmera, c'est le meilleur titre à l'indulgence.

# Ière. PROMENADE.

*La Marquise.*

Mes amis, l'année dernière, j'ai un peu tenu le dé ; j'étais chez moi, j'en faisais les honneurs ; j'auais même une tâche de plus à remplir, celle de remplacer le marquis ; aujourd'hui il rentre dans ses droits, vous êtes chez lui ; ce berceau même est son ouvrage, il l'a destiné à nos lectures, qui seraient trop fatiguantes en plein air. Voici donc notre lycée. A en juger par le ton de nos Soupers, nul de nous ne sera

tenté de le profaner, et le mélange des sexes ne peut qu'ajouter au charme naturel des sciences ; cette Minerve, qui tend la main aux grâces, est l'emblême de notre société : peut-être les académies eussent-elles gagné à cette alliance ; mais la gravité fut toujours aux savans ce que la grosse perruque est aux jeunes médecins.

*La Baronne.*

Vous m'avez volé cela.

*Le Marquis.*

On n'est tenté de voler que les gens riches. Quant à la présidence, que la marquise semble vouloir me déférer, je n'ai garde de l'accepter, d'abord, parce que l'é-

galité est notre première loi ; ensuite, parce que cet honneur serait dû aux dames ; cela ne peut jamais tirer à conséquence dans un société qui, telle que l'abeille, ne cherche à butiner que l'étamine des fleurs ; mais, sans offenser leurs délicates images, qu'il me soit permis de répondre à la jolie comparaison de la marquise, qu'une nation aussi galante que l'est la française éprouverait de furieuses distractions, en calculant un problême d'Euclyde, à côté d'une Sapho moderne, qui réciterait une hymne au Dauphin d'Amathonte.

*Le Commandeur.*

A moins que les statuts n'exigeas-

sent une maturité canonique.....

*La* BARONNE.

Beau mérite alors, et charmante composition ; il me semble voir un concile où l'on admettrait des sybilles.

*L'*ABBÉ.

Il ne manquerait plus que des dames dans nos académies, pour y faire régner l'harmonie, et en bannir les rivalités.

*La* BARONNE.

Je ne crois pas que nous pussions en augmenter le désordre, ni en affaiblir les productions.

*Madame de* LINTZ.

Mais voyez les loges des francs-

maçons, ces messieurs se croyent-ils moins sublimes ; et négligent-ils davantage leurs mystérieuses et graves opérations, depuis qu'ils nous ont fait la grâce de nous admettre parmi eux ?

*Le Comte.*

Madame, je ne vous conseille pas de vous borner, dans les académies, au rang que vous avez chez nous.

*Madame de Chanceaux.*

J'en suis fort contente, moi : vous nous amusez, vous nous régalez, la fête est toujours pour nous.....

*Madame* SAINTRÉ.

Oui, mais ces messieurs travaillent seuls.

*Dorival.*

Ah ! voilà l'injustice ; certainement les dames *gâcheraient* aussi intrépidement que leurs pareins.

*Le Chevalier.*

Taisez-vous, profane, respectez ce que vous ne comprenez pas ; vous savez la foi que l'on doit aux mystères.

*La Baronne.*

Beaux mystères, que les laquais savent.

*Le Comte.*

Oui, les laquais font en effet le mortier ; et les architectes l'employent.

*Le Marquis.*

De quoi vous avisez-vous aussi, baronne, de jeter le gand au Roland des francs-maçons ? vous ignorez donc qu'il a été reçu *au clair de la lune ?*

*La Baronne.*

Oh ! je n'en doute pas plus que de l'influence de sa patrone.

*Le Commandeur.*

Mesdames, mesdames, je vous crois armées trop à la légère, pour lutter contre un orateur et,

qui pis est, un chansonnier de l'ordre.

*Madame de* LINTZ.

Il n'est pas le seul qui l'ait chansonné.

*Le* COMMANDEUR.

Je me suis mal expliqué, j'aurais dû dire : un historiographe de l'ordre.

*La* MARQUISE.

Cela devient différent, et nous annonce une production du comte dans un genre neuf ; c'est une nouvelle palme à lui décerner, ainsi la curiosité ne sera pas le seul mobile de notre empressement.....

SAINTRÉ.

*Saintré.*

Insistez, marquise, le cantique du comte, dégagé du mystique de la chose, vous offrira encore de quoi justifier votre pressentiment.

*La Baronne.*

Ah ! pourquoi exposer le comte à une indiscrétion qui peut le compromettre ? Il lui faudrait fausser un serment, soulever un voile qui cache des objets, dont l'éclat pourrait blesser nos faibles yeux... Quelle témérité à nous ! Croyez-moi, mesdames, restons humblement dans le vestibule du temple, le saint des saints nous fut toujours fermé.

*Madame* SAINTRÉ.

Baronne, je suis plus curieuse et plus intrépide que vous, quand je desire quelque chose, je ferme les yeux sur le danger, j'aurais porté la main sur le coffre mystérieux des juifs. Je demande le cantique.

*Le* COMTE.

Il me semble, charmante Saintré, que vous n'étiez pas aussi décidée l'an passé; mais l'hymen a doublé vos forces et votre valeur; atteinte de plus à notre liberté.....

*Madame de* CHANCEAUX.

Vous éludez le combat, mais

je suis aussi curieuse que madame de Saintré, et votre galanterie ne s'exerce qu'à différer nos plaisirs.

*Madame de* LINTZ.

Le comte ne peut avoir que deux motifs de nous refuser : ou la persuasion que nous ne sommes pas dignes d'entendre seulement parler de mystères aussi ineffables, ou la crainte de nous les voir comprendre et apprécier.

*Le* COMTE.

Pour prouver qu'aucun de ces motifs n'est mon guide, je vais obéir si mon ancien me l'ordonne sérieusement.

*Le* COMMANDEUR.

Mon frère, nous ne nous ordonnons jamais rien ; je vous invite à éclairer les profanes de cette lumière douce et réfléchie, dont nous n'avons pas à craindre qu'on découvre le vrai foyer.

*La* BARONNE *à demi-voix.*

Voilà bien le style des charlatans.

*Le* COMTE *chante en s'adressant au Commandeur.*

AIR : *Travaillez, travaillez, bon Tonnellier.*

FRÈRE, vous exigez de moi
Des vers sur la maçonnerie,
Votre volonté fait ma loi :
Intention sert de génie ;

Mais, novice en l'art des maçons,
Daignez m'aider de vos leçons :
Compassons, réglons et dégrossissons
L'ouvrage auquel nous présidons.

Toujours le vulgaire jaloux
Ignore et fronde tout emblême,
Le mystère établi chez nous
Nous expose à son anathême ;
Mais s'il eût connu nos desirs,
Et nos devoirs, et nos plaisirs,
Caton lui-même eût dit à l'unisson :
« J'aime et j'honore un franc-maçon. »

Par le *compas* l'homme est instruit
A toujours mesurer l'espace
Et le *cercle* que rétrécit
Le tems, qui ne fait point de grace ;

La *règle* est à nos actions
Ce qu'est le soleil aux saisons ;
Travailler à dégrossir un *moëlon*,
C'est polir ses mœurs et son ton.

Fidèle à Dieu, fidèle au roi,
A sa patrie, à sa bergère,
Loyal au jeu, ferme au tournoi,
Plein d'indulgence pour son frère,
Tendre ami de l'humanité,
Esclave de la vérité,
C'est à ces traits que nous reconnaissons
Les véritables francs-maçons.

Le sexe nous croit peu galans ;
S'il n'est de nos cérémonies,
Il en censure les instans,
Et nos repas sont des orgies ;

Vous savez si nous oublions
Les beautés que nous adorons ;
*Au point du jour* ne promettons-nous pas
De rendre hommage à leurs appas ?

---

La main qu'à tourner le fuseau
Destina la sage nature,
Ne peut soutenir le *marteau*,
Ni travailler la *pierre dure* :
Un héros vaincu par l'amour
Lui donna sa massue un jour,
Le faible enfant ne put la soulever :
Alcide eût-il dû s'en priver ?

---

Un sage exempt de passion,
Se rapprochant de la nature,
Prouva jadis que la raison
Sourit à la volupté pure ;

Sans orgueil il fut vertueux,
Sans faiblesse il vécut heureux;
Ne concluez-vous pas de ma chanson
Qu'Epicure était franc-maçon?

**Le couplet suivant ne convient qu'à table, il faut supposer que nous y sommes.**

On peut, s'il vécut sobrement,
N'imiter pas ce qu'on admire;
Il est quelquefois si charmant
D'un peu s'oublier et d'en rire!
Bachus, appuyant la leçon,
Demande une libation.

*(Montrant le Commandeur.)*

Au vénérable adressons la santé,
*Feu partout*, et de la gaîté.

*Madame* SAINTRÉ.

Nous voilà bien savantes, avec vos *compas* et vos *équerres*, tout cela ne me paraît que des enfantillages, comment des gens raisonnables peuvent-ils s'en occuper aussi sérieusement ?

*Le* MARQUIS.

Qu'y a t'il de plus puérile qne les protocoles de l'étiquette ? Cependant demandez aux souverains, à leurs ministres, à leurs ambassadeurs, s'ils n'employent pas la moitié de leur tems à combiner et à observer ces graves minuties ?

*La* BARONNE.

Mais encore, si la maçonnerie avait un but, un objet d'utilité publique.....

*SAINTRÉ.*

Baronne, à quoi jugez-vous qu'elle n'en a pas ? serait-ce parce qu'on ne vous en a pas instruite ?

*La* BARONNE.

Ah ! monsieur en est aussi, et le zèle de Salomon le rend persifleur.

*Le* COMMANDEUR.

Belles dames, pour faire notre paix avec vous, nous allons tenir une espèce de loge d'adoption,

c'est-à-dire telle que le local le permet. Allons, madame de Lintz, conduisez les sœurs futures hors du temple.

( *Ici on entend des instrumens cachés sous une feuillée voisine.* )

*La* BARONNE.

Il y a ici un guet-à-pens, et de Lintz nous trahit.

*Madame de* LINTZ.

Non, je me suis prêtée à contribuer à vos plaisirs, surtout à celui de la surprise; j'ai lâché le mot de franc-maçon, persuadée que quelques-unes des dames le releverait, cela m'a réussi, ne

restons pas en si beau chemin ; sortons et laissons ces émérites d'architecture nous préparer la couronne d'accacia.

SAINTRÉ.

Pour cette fois, le myrthe y suppléera.

( *La symphonie commence, le berceau est arrangé en loge, les frères sont sous les armes, et madame de de Lintz, à la tête des Dames, se présente à l'entrée et chante.* )

*Madame*

## *Madame de* LINTZ *chante.*

AIR : *Daigne écouter*, etc.

DE vos travaux, la juste récompense
Est le plaisir ; ouvrez, il suit nos pas.
Nous vous laissons l'honneur de la science,
Et, possédant ce que vous n'avez pas,
De vos maillets nous avons la balance,
Et dans nos yeux nous portons le compas. (*Bis.*)

## *Le* COMTE *répond.*

*Même air.*

VENEZ, venez, divinités visibles,
De notre temple embellir les autels :
A vos genoux, jusqu'aux frères terribles,
Feront fumer l'encens des immortels ;
Nos premiers vœux furent d'être sensibles,
Et vos appas les rendront éternels. (*Bis.*)

( *Après ces couplets, la réception se fait, et*

*Le* MARQUIS *chante.*)

AIR : *Mon petit cœur*, etc.

DE SALOMON vous voyez les mystères,
Ce roi galant les établit pour vous ;
Un dieu caché sous leurs gazes légères,
En folâtrant, nous mène à vos genoux ;
Si de nos jeux je découvre l'emblême,
Daignez, mes sœurs, nous garder le secret,
Lorsque l'on sent votre pouvoir suprême,
Est-on longtems amoureux et discret ?

* * *
* *
*

## *Le* COMMANDEUR *chante.*

AIR : *Je le compare avec Louis.*

LE maillet, dans vos belles mains,
Est le sceptre du dieu de Gnyde ;
La règle est l'immortelle égide
Contre les indiscrets larcins :
Quand on les fait avec décence, (*Bis.*)
Ils sont doux (*B.*) même à l'innocence. (*B.*)

## *SAINTRÉ chante.*

AIR : *Par pitié daignez vous rendre.*

LE compas avec l'équerre
Voilent un autre mystère ;
Sur la route des plaisirs
Ils combattent ses desirs.
Le compas avec l'équerre
Voilent un autre mystère ;

C'est l'aiguillon et le frein
Contre l'amant libertin ;
De la pudeur c'est le rempart
Contre les assauts de l'art.

Le cercle est de notre vie
La constante allégorie ;
Les épines et les fleurs,
Belles, en font le partage ;
De vos rigueurs c'est l'image,

Le compas, etc.

## *Tous les* HOMMES *en Cœur.*

AIR : *La beauté fait toujours voler à la victoire.*

FRÈRES, signalons-nous par des chants de victoire,
Et que nos vœux par l'amour soyent portés ;
Recevez-les, séduisantes beautés,
Et que votre indulgence ajoute à notre gloire. (*Bis.*)
De nos travaux prix enchanteur,

En vous voyant renait notre courage ;
Sous votre auspice heureux nous triplerons l'ouvrage,
Le plus pur est celui du cœur,
C'est la vertu qui nous enflâme,
Nous l'adorons, mais dans notre âme,
Pour éterniser ce beau jour,
C'est à vous (*Bis*) à fixer l'amour.

FRÈRES, signalons-nous, etc.

## *Madame de* LINTZ.

AIR : { *Dieu d'Amour,* / *A ta cour.*

QUE ce jour
A l'amour,
Mes sœurs, doit donner d'avantage ;
En ce lieu,
De ce dieu
Tout parle le langage.
Lui fermer nos cœurs serait un outrage ;
Les ouvrir, un danger ; l'amuser est plus sage.

*La* BARONNE.

Il faut espérer, nos vénérables frères, que ceci n'est que le premier acte, et que, par gradation, vous nous conduirez au dénouement; jusqu'ici voilà de la galanterie du bon genre, mais je ressemble à Pouponne, je veux passer Sèvre..... (1)

*Le* MARQUIS.

Comme votre parrein, les voyages me regardent, nous vous en avons fait grâce aujourd'hui, mais ceci n'est qu'un prélude, et

(1) *Voyez sa lettre, page 93 du second volume des Soupers de Vaucluse.*

je me propose de vous faire voir bien du pays.

*La* BARONNE.

De bon cœur, pourvu que toute la troupe et surtout la musique en soient.

*L'*ABBÉ.

Cela ressemblerait assez à des bacchanales.

*Madame* SAINTRÉ.

Voilà la seconde fois que l'abbé ouvre la bouche, et il a déjà dit deux sottises.

*Saintré.*

Mon cher abbé, une jeune

femme a certains privilèges qui ne tirent pas à conséquence, et la saillie que le cœur n'approuve pas ressemble à l'éclair du soir, qui étonne la vue sans la blesser.

*L'Abbé.*

Tout ce qui peut ajouter au coloris d'une belle est toujours à notre profit.

*La Marquise.*

Bravo, l'abbé, vous voilà des nôtres, et d'après cette douceur, je ne doute pas que vous ne nous lisiez quelques traductions d'Anacréon, de Catule et autres Céladons.

*L'Abbé.*

J'ai lu tous ces messieurs, et

j'avoue, à ma honte, que je ne les ai pas trouvés tous au niveau de leur réputation. Il ne me convient pas de les traduire, mais il doit m'être permis de les connaître et de les apprécier. Anacréon a quelques jolis couplets : j'y cherchais l'élan de la passion, je ne l'ai trouvé que galant, quelquefois même libre sans délicatesse. Bion et Moschus ont quelques madrigaux assez fins, mais, en vérité, je ne vois personne dans la bonne compagnie aujourd'hui, qui, dans ce genre, ne l'emporte en impromptu sur ces auteurs. Catule est licencieux, et quelques morceaux d'un meilleur ton ne rachètent pas le danger de sa lecture. Tibule est plus tendre,

faut digérer pour quelques strophes dictées par le sentiment.

*La* BARONNE.

Quelle conversion, l'abbé ! vous, le chevalier de l'antiquité, vous en traitez ainsi les héros ?

*L'*ABBÉ.

Le terme est fort ; je ne fus jamais le chevalier que de la vérité, je la préfère à Platon ; mais faites attention, baronne, que vous transformez en preux de simples houzards ; Ovide fut sans-doute leur colonnel, mais au total, dans les bataillons littéraires, tous ces messieurs ne sont bons que pour l'escarmouche.

ne se soutient parmi nous que par le choix des mots et ce ton de galanterie, qui est par excellence celui de notre nation. On peut ajouter que rarement les poétes érotiques peignent d'après nature, la réminiscence est leur Apollon, l'imagination faisant seule les frais du tableau, souvent il manque de ressemblance et de proportions; enfin je trouve que la volupté et son tendre abandon sont en général mieux peints dans les romans; rien n'arrête l'écrivain exercé, la plume trace rapidement sous la dictée d'un cœur brûlant, dont la recherche pénible du mètre et de la rime ne rallentit pas les mouvemens.

*Madame* SAINTRÉ.

Je ne sais, mais il me semble que les vers ajoutent quelque chose au charme des situations tendres ; voyez la lettre d'Héloïse à Abailard, la prose ne serait pas aussi brûlante.

*Dorival.*

Une autre Héloïse vous répondrait : « Oh ! comme la prose de » Saint-Preux dévore le papier ! »

*La Marquise.*

Cela est vrai, mais il résulte de ces deux opinions, que le bon prosateur et le bon poéte, par des routes différentes, peuvent ar-

river également au but ; je suis de l'avis de Saintré, la prose est plus bavarde que la poésie. Celle-ci a des lisières dont l'autre sait s'affranchir ; le coursier en liberté, qui caracole dans la prairie, me fait une autre sorte de plaisir, que le beau normand attaché par un harnais brillant, au char même d'un héros ; enfin les femmes aiment les vers tendres, leur amour-propre y trouve un hommage, et de tous tems cet encens fut leur aliment favori ; vous, Dorival, qui l'avez fait si souvent fumer sur l'autel des grâces, donnez-nous en quelques échantillons, le tour de vos confrères viendra.

## *Dorival.*

Un événement bien singulier m'inspira les vers que je vais vous lire : j'aimais et j'étais aimé par une enfant assez fine, et cependant naïve ; dans un de ces momens, où l'amour seul préside, la jeune personne devient rêveuse, me repousse timidement, et m'offre une capitulation : « Restons amis, » mais cessons d'être amans... » Je me récrie, on tient ferme ; je prie, je m'emporte, je sors et j'écris :

Couronné dans tes bras du mirthe des amours,
Retrouvant sur ton sein le printems de mes jours,
Digne de ta tendresse et de ta confiance,
Quand mes sens et mon cœur te prouvaient ma constance

Au moment où ta main, et ta bouche, et tes yeux
S'enviaient le serment d'alimenter mes feux
De toutes les faveurs que l'amour assaisonne,
Voulais-tu de ce dieu m'arracher la couronne ?
Toi, Flore, qui venais d'en rajeunir mon front !
Les conseils quelquefois deviennent un affront.
L'avais-je mérité ? .... Si ton âme inquiète
Essaya sur la mienne une épreuve indiscrète,
En faveur du motif, j'excuse cette erreur.
Mais, Flore, à l'amitié vouloir borner mon cœur,
Quand le sien, oppressé de ses élans rapides,
S'exhalait en soupirs sur mes lèvres avides !

Que dirait un mortel transporté dans les cieux,
Admis en arrivant à la table des dieux,
S'enivrant à longs traits d'orgueil et d'ambrosie,
Réduit le lendemain aux eaux de Castalie ?
Leur pureté convient à la sœur de l'amour,
Aux filles de mémoire, à leur savante cour ;
Mais moi, qui du nectar, sur tes lèvres mi-closes,
Aspire le parfum croyant sucer des roses ;

Moi, dont l'œil enflâmé dévore mille appas,
Que la pudeur défend et ne préserve pas
De l'électrique ardeur dont les couvre ma bouche,
J'irais me contenter d'un sentiment farouche
Qui ne met en commun que la peine et l'ennui !
Hier amant heureux, confident aujourd'hui,
Bientôt, pour un ingrat, voyant couler tes larmes,
J'aurais à partager tes craintes, tes allarmes;
Ou, pour combler mes maux, ma honte et mes regrets,
A recevoir de toi les aveux indiscrets
D'un bonheur étranger, d'une odieuse flâme
Que j'aurais autrefois éveillée en ton âme !....
Ce tableau révoltant excite mes fureurs ;
Sur ta tombe plutôt cent fois verser des pleurs,
Que d'essuyer les tiens pour un rival perfide.

Dis-moi, Pygmalion, lorsque le dieu de *Gnyde*
Eut animé pour toi la mère de Paphus ;
Après avoir joui de ses desirs confus,
De son premier regard, de son premier sourire,
Avec elle à l'instant partagé ton empire,

Si cet objet si cher à ton cœur amoureux,
Chef-d'œuvre de tes mains, existant par tes vœux,
Te devant ses appas, et cent fois plus encore,
La douce volupté qu'en lui tu fis éclore,
Oubliant tes bienfaits, eût voulu, sans pitié,
Te réduire au sommeil de la froide amitié;
Tes ciseaux indignés, détruisant leur ouvrage,
N'auraient-ils pas vengé l'amour et ton outrage?

Flore, eh bien, comme lui créateur et jaloux,
Du sculpteur couronné j'ai l'âme et le courroux (1);
Comme lui, dans ton cœur en proie à l'apathie,
Je portai le ferment d'une seconde vie,
Développai tes goûts, cultivai tes talens,
Et doublai ton esprit par l'usage des sens.

Tu me l'as dit cent fois, je puis en faire gloire,
Cet aveu couronna ma première victoire.
Il doit t'en souvenir, languissante en mes bras,
Confuse sur mon sein, tu me disais tout bas :

---

(1) *Pygmalion était roi de Chypre.*

« Cher amant, je te dois une double existence.....
» Je sens enfin mon cœur... vers toi comme il s'élance!..
» Tiens... suis ses mouvemens... ce n'est que de ce jour
» que je goûte la vie... elle vient de l'amour !.. »

Et moi qui le premier te fis sentir sa flâme,
T'appris l'art de jouir en réveillant ton âme,
J'aurai pour mon partage un stérile soupir !....
Je t'ai donné la vie, et tu me fais mourir !
Ingrate ! est-ce le prix du plus brulant hommage ?
Un nouveau choix peut-être efface mon image ?....
J'en appèle à ton cœur, ils sentira mes maux :
Ou ton amant, ou rien ; réfléchis sur ces mots.
Tel que le crépuscule, au voile doux et sombre,
Ne peut dédommager de l'éclat d'un beau jour,
De même, en succédant aux transports de l'amour,
La plus tendre amitié n'en est jamais que l'ombre.

*Madame de* CHANCEAUX.

J'avoue que mon caprice aurait

cédé à d'aussi bonnes raisons : vous reprites vos droits ?

*La* BARONNE *éclatant de rire.*

Pardon, je réfléchissais que Dorival avait peut-être mérité sa pénitence.

*La* MARQUISE.

Mesdames, je crois qu'il est prudent de nous interdire les commentaires sur ce que nos bergers veulent bien nous lire ; en mettant à contribution leur complaisance, ménageons au moins leur amour-propre.

*La* BARONNE.

Vous avez raison, marquise,

mais j'étais dans l'érotique ; et mon imagination faisait les frais.....

*Dorival.*

Nous nous en trouvons trop bien pour prétendre y mettre des entraves, pensez et parlez toujours tout haut, le profit sera double.

*Madame de Lintz.*

Il n'y a pas de prise sur les esprits bien faits.

*Le Marquis.*

Tel est le charme de la confiance, et cette vertu n'existe qu'entre les honnêtes gens.

*Le* CHEVALIER.

A ce titre, nous ne pouvons être indiscrets avec le comte en le priant de nous dédomager des charmantes lettres de Pouponne, par celles de l'aimable bouquetière, qui peint si bien les roses et le sentiment qui les offrait.

*Madame* SAINTRÉ.

Ah ! oui, celle que vous avez mariée à votre rival (1). Vous nous avez régalé à-peu-près de tout ce qu'elle a fait en vers, il nous faut de sa prose.

---

(1) *Voyez les Soupers, deuxième volume, page* 218.

*Le* COMTE.

Quoiqu'avec mes amis, je ne puis me défaire d'un certain respect pour ses écrits sacrés au galant homme, où une femme a épanché son âme, surtout quand l'espoir d'un lien légitime ne sert pas d'excuse aux cœurs qui se sont laissés séduire par le besoin d'aimer. J'ai cependant promis au chevalier de lire cette correspondance, mais toute innocente qu'elle est, je travaille à en élaguer tout ce qui pourrait soulever un voile que l'honneur, l'attachement et la délicatesse me font un devoir de rendre impénétrable. Tout fut pur entre nous, notre imagination nous égara, notre âme s'unit; mais

mais l'amour de nos devoirs l'emporta, et nous avons fini par nous punir tous les deux, en cessant de nous écrire, sans cesser au moins de nous estimer. J'ai cru ce préambule nécessaire pour expliquer le désordre qui règne dans mes lettres, qui, à ma honte, n'ont pas la retenue de celles de Zélis, c'est ainsi que je nommerai ma tendre insulaire, je dois encore prévenir qu'on ne trouvera pas dans ses lettres la variété de celles de Pouponne; Zélis n'éprouvait et ne peignait qu'un sentiment, qu'elle cherchait à se déguiser à elle-même, parce qu'elle en rougissait; ma pupille, ayant le cœur et l'esprit libre, se donnait carrière, et variait son coloris; enfin

vous trouverez plus de femmes qui écrivent comme Zélis, mais peu qui sentent comme elle.

*Madame de* LINTZ.

Comte, vous me rappelez votre couplet :

« Fidèle à Dieu, fidèle au Roi,
» A sa Patrie, à sa Bergère, *etc.* »

Et je dis : L'homme qui a rempli sans efforts d'aussi pénibles, et d'aussi honorables tâches, est bien digne que Mars et l'amour ceignent son front d'une double couronne.

*Le* COMTE.

Je n'accepterais ces trophées, trop flateurs, que pour pouvoir les partager avec vous.

*Madame de* LINTZ *chante.*

Je m'égarais parmi la danse,
Je n'entendais plus le haut-bois.

Voilà l'effet des choses rares; sentiment, innocence, sacrifices, tendres souvenirs, délicatesse, sainte frayeur de compromettre l'objet aimé; on rêverait à moins, mais me voilà éveillée..... Eh bien, personne ne rompera-t-il cet auguste silence ?

*Le* CHEVALIER.

Il faut le rompre, pour vous le peindre d'après un grand maître. Voici l'imitation de l'Ode au Silence de Pope. Vous ne trouverez pas la profondeur de l'ori-

ginal, mais chaque langue a son génie, qui lui est propre, et qu'on s'efforcerait en vain d'approprier à une autre telle qu'est ma paraphrase, la voici :

Monstre dieu, triste silence,
Aussi vieux que l'éternité;
A toi seul tu dois la naissance,
Et ne fus jamais enfanté.
Tu vis s'élancer la nature
Du vaste abîme du néant,
Et des êtres, la masse impure,
Troubler ton sein en le quittant.

Ennemi de ce qui respire,
Entre la mort et le repos,
Tu régnais sur un grand empire,
Seul, sans sujets, et sans égaux.

Avant que la terre, que l'onde,
Les cieux, le tout universel,
Sortissent de la main féconde
Et du souffle de l'Eternel.

Son irrésistible puissance
Ligua l'univers contre toi ;
Jusqu'à lors privé d'existence,
Chaque élément reçut sa loi,
L'homme naquit de leur mélange,
Ton domaine lui fut soumis ;
Bientôt cet animal étrange
Multiplia tes ennemis.

D'abord timide et paresseuse,
La langue hésite et parle bas ;
Mais la science querelleuse
Sait l'aiguiser pour ses combats :

Dès ce tems pour, notre supplice,
Ton persécuteur insolent,
Le bel-esprit fit la police,
Et te dévoua le talent.

Mais c'est envain que le transfuge
Se plait à transgresser ta loi,
Tu deviens son dernier refuge,
La honte le ramène à toi.
De sa logique frelatée
Tu démasques les faux appas,
Mais la raison déconcertée
Souvent ne s'en relève pas.

Par toi, quelquefois imposante,
La modeste stupidité
De la réflexion prudente
Imite la sagacité;

Sous ce voile échappant au sage,
La pesante divinité
Cache, des foux qu'elle encourage,
La sotise et l'absurdité.

Ainsi, rival de la nature,
Dans ton sein tu recueilles tout,
Les vérités et l'imposture,
Le génie et le mauvais goût.
Si tu recèles la folie,
Malgré sa fougue et ses grelots,
La sagesse qu'on humilie,
Chez toi cherche aussi le repos.

Ton royaume s'accroît encore
Des services de l'amitié,
Des parvenus que l'on décore,
Dont l'importance fait pitié,

Des grâces que les grands obtiennent,
Des critiques et des journaux,
Et les attraits fanés y viennent
Maudire tout bas leurs rivaux.

Le méchant, la femme galante
Te doivent un reste d'honneur ;
Mais cette langue déchirante
Qui nuit sans relâche au bonheur,
Quoique le sage la méprise,
Si tu daignais t'en emparer,
Le barreau, l'état et l'église
Ne pourraient assez t'adorer.

Le bareau ! silence perfide,
Tu n'y régnes plus aujourd'hui,
Qu'alors que le pauvre timide
De Thémis implore l'appui.

L'orphelin, la veuve alarmée,
N'y peuvent enfreindre tes lois,
Avant, d'une tourbe affamée,
Que l'or n'ait ranimé la voix.

Mais ce reproche est une injure,
Et nous te devons des autels;
C'est toi qui purges la nature
De ces précepteurs éternels
Qui glapissent dans la tribune,
Souillent la chaire et l'hélicon,
Et, comme la pie importune,
Branchent toujours et n'ont qu'un ton.

DORIVAL.

Je connais l'original, loin d'en avoir retranché, il me semble que vous y avez ajouté quelques

pensées, mais cela est permis dès qu'on annonce une imitation.

*Le* MARQUIS.

Quels penseurs que ces anglais ! ils sont les premiers qui ayent imaginé de définir le silence, et de lui faire une généalogie. Je fais une autre réflexion, ce morceau, traduit en prose, se serait encore plus éloigné de l'originalité anglaise.

SAINTRÉ.

Cela est certain, et généralement ne traduisons les vrais poétes qu'en vers, ils perdent trop, même en excellente prose ; la Mothe disait une sotise, qu'heureusement il n'a pas faite, quand il menaçait

Voltaire de délayer ses tragédies. Chaque genre a son style, et plus la prose est pompeuse, plus elle semble appeler le repos de la rime et l'harmonie de la mesure.

*La Baronne.*

Votre ode britannique m'a presque communiqué la rêverie de madame de Lintz ; cette situation de l'âme est épidémique.

*L'Abbé.*

Elle paraît n'avoir étendu son influence aujourd'hui que sur les dames.

*La Baronne.*

Tant pis pour les hommes, cela

prouve que nous sentons plus vivement qu'eux.

*Le* COMMANDEUR.

Aussi, nous allons à elles comme à l'électricité.

*Madame de* LINTZ.

Ne ranime-t-elle pas les forces affaiblies ?

*La* MARQUISE.

Je sens la fraicheur ranimer les nôtres, voilà le plus agréable moment de la soirée, on dirait que nos musiciens ailés ont fait la chaîne avec nous. Je suis tentée de croire que leurs délicieux concerts ont encore plus opéré sur nous que les grands sentimens, et la peinture

peinture de ce qui n'en paraît pas susceptible; je voulais faire servir sous la feuillée, mais le vent nous contrarierait; et nous ne pourrions pas résister à la démangeaison de prolonger la soirée, demain les yeux seraient battus, le teint fatigué, tenons-nous en aux conventions, et allons souper.

*Fin de la Ire. Promenade.*

# II^ME. PROMENADE.

*Madame de* LINTZ.

LE vent d'hier nous a tenu parole; quel sabat toute la nuit; mais voilà l'agrément de ce climat-ci, le lendemain d'un orage, l'air n'en est que plus frais et plus embaumé.

*Le* MARQUIS.

Nous avons le beau ciel de l'Italie, sans en avoir la sécheresse ni les exhalaisons dangereuses. Le comtat n'a que des

eaux vives et abondantes, la fontaine de Vaucluse se multiplie de manière que vous voyez presque tous les héritages entourés de son onde crissalline.

*Madame* SAINTRÉ.

Vos chemins surtout me charment, ce sont autant d'allées de jardin.

*La* MARQUISE.

Un sable ferme et fin en fait la bâse, et le peu de commerce intérieur qui circule dans cette province, les ménage; d'ailleurs il est si facile de les réparer à peu de frais, que rarement on y trouve des ornières.

*La* BARONNE.

L'Italie a bien des charmes pour moi, je la parcours en imagination, et je me figure tous ces fameux champs de bataille, Trébie, Cannes, Trasimène, je dis : Ici Annibal passa les Alpes ; là, il fit trembler la république ; plus loin, il s'amollit dans les délices de Capoue ; sur ce terrain existait Numance.....

*Le* COMMANDEUR.

Instruite comme vous l'êtes de votre histoire romaine, vous pouvez vous épargner le voyage, car la réalité ne répondrait pas à vos charmantes illusions. Vous trou-

veriez bien des squelettes où vous chercheriez des villes et des monumens. Il faut voir Rome, Naples, Venise, Florence, Milan, Gênes et Turin, admirer les beaux restes de l'antiquité, et ne pas s'arrêter longtems avec les habitans de ce paradis.

*Madame de* CHANCEAUX.

Vous oubliez Livourne, on dit que c'est une jolie ville et très-marchande.

*Le* COMTE.

Elle est bien bâtie, mais triste; le port y est petit et incommode. Je m'y arrêtai en 1781, et y rencontrai un guèbre d'environ trente

ans ; qui parlait passablement l'italien. Il était secrétaire et envoyé du fameux Hyder Ali-Kan, auprès de l'empereur, pour lui offrir quelques aldées sur les côtes de l'Indostan. J'eus de longues conversations avec ce jeune homme, et je le trouvai infiniment instruit, même de la politique, du caractère, des mœurs et des intérêts réciproques des souverains et des nations de l'Europe. Quand je lui objectai qu'il était dangereux d'attirer une nouvelle nation dans l'Inde... Non, me répondit-il, c'est une concurrence avantageuse pour notre commerce, plus ils se contrarieront et se battront, plus leurs divisions feront notre sûreté, nous saurons en tirer parti, jusqu'à ce

que, plus réunis entre nous, et éclairés sur la science du commerce, nous nous déterminions à chasser tous les étrangers et à aller vous porter nos marchandises. Quant à l'empereur, avant qu'il soit une puissance maritime, nous aurons secoué le joug des européens, et si mon maître peut assujétir les marates, ou s'allier avec eux, je réponds que les côtes de l'Inde seront bientôt à l'abri de l'avarice et de la mauvaise foi des anglais et des hollandais (je rapporte ses propres paroles). Les autres peuples de votre climat n'ont que les vices propres à tous marchands, comme nous avons les nôtres, et de tous, les français nous répugne le moins.

Observez que ce guèbre me croyait italien, et que son compliment n'était pas suspect.

Nos autres entretiens roulèrent sur la religion ; il me dit que les gentoux, brames, guèbres, parsis, gymnosophistes, en général toutes les castes savantes de l'Inde et de la Perse adoraient un seul Dieu comme nous ; que le culte rendu au feu n'était qu'un hommage au soleil, image et demeure de la divinité ; que leurs livres sacrés parlaient d'un premier homme nommé *Adimo*, d'une première femme appelée *Procritis*, qui, en langue hamskrite veut dire vie et serpent ; je lui observai qu'*Eva*, en hébreu, signifiait la même chose, il me ré-

pondit qu'il le savait, et que la religion juive avait beaucoup emprunté du Zend-Avesta, des Quatre-Beths, du Védam, du Sadder et d'autres livres sacrés, tant de Zoroastre que des théologiens de l'Inde, et lorsque je lui parlai de l'époque de notre création, il me répondit froidement : Il y a bientôt cinq mille ans que le Shasta ou Shastabad est écrit, nous le regardons comme le plus ancien livre de la terre ; avant de savoir écrire, il a fallu penser, et il y a bien du chemin de la faculté de penser, à la facilité de peindre sa pensée.

*Le* COMMANDEUR.

Mais cela contredirait la Ge-

nèse, en reculant l'époque de la création.

*L'Abbé.*

Aussi n'est-ce que la prétention d'un savant préocupé des préjugés de son pays. Les chinois n'ont-ils pas leur *Chou-King* qui remonte encore plus haut. C'est un de leurs livres sacrés. Les perses ne prétendent-ils pas que *Disurschid* bâtit Persépolis trois mille deux cent neuf ans avant Jésus-Christ. Les chaldéens ont eu un roi nommé *Evéchoüs*, qui vivait deux mille cinq cents ans avant notre ère. Cela prouve que toutes les religions sont plus ou moins calquées sur la nôtre et pstérieures, et que dans tous leurs détails, on

reconnait que la Genèse en est l'original ; mais, de tous tems, chaque peuple a eu la manie de se vieillir. Les dames n'ont pas adopté cette fantaisie.

*La Baronne.*

Passons la plaisanterie en faveur d'un récit aussi intéressant..... Dites-nous, s'il vous plait, comment ces indiens peignent leur dieu ; quels sont ses attributs, enfin qu'elle est leur théologie ?

*L'Abbé.*

Elle varie selon les nations. Le système des brames étendu dans le *Zend-Avesta*, est que la matière est éternelle, incréée, de na-

ture à ne pouvoir être augmentée ni diminuée, mais sujette à modification par la circulation. Le dieu *Achar*, qui veut dire *l'immobile*, *l'immuable*, et sous lui trois dieux inférieurs, ou ministres, *Bramah*, le premier, créa le monde, le second le conserve, le troisième le détruira.

*Madame de* LINTZ.

Ce système a un peu la phisionomie de la trinité.

*L'*ABBÉ.

Non ; c'est l'ignorance qui a personnifié et confondu trois attributs de la divinité. Ces mêmes brames ne radotent pas toujours ; par

par exemple, ils ont eu l'idée de l'âme universelle, et ils comparent Dieu à une arraignée qui tire sa toile d'elle-même, et la retire à volonté. Dépouillez cette comparaison de ce qu'elle offre de répugnant, il reste une idée sublime. *Harvey* a pris son système des germes préexistans dans la philosophie des brames ; *Pythagore* y avait puisé sa métempsycose, qui consiste en modification et circulation. La vie de l'homme, écrite d'avance dans la tête de chaque enfant et dans les astres, par *Bramah*, a donné lieu à l'astrologie judiciaire et à la prédestination, et *Swedenborg* n'ignorait pas ce système, quand il écrivait que l'homme-esprit comparaît de-

vant les anges après avoir quitté son corps matériel, toute sa vie se lit sur son corps spirituel ; mais bientôt le texte de *Zoroastre* et des autres *théocrates* fut altéré par les commentaires des ignorans ou des visionnaires ; de là le bon et le mauvais principe matérialisés, les *Orosmades* et *Osiris*, *Ariman* et *Thyphon*. De Babylone la théogonie se répandit dans l'Egypte, où elle se maintint dans sa pureté parmi les prêtres ou mages, mais ayant voulu la déguiser sous des signes et des emblêmes, pour la rendre plus respectable, et la mettre au niveau du peuple, celui-ci prit les hyéroglíphes à la lettre, et chaque attribut du *Mithra* babilonien,

du *Knef* égiptien devint un dieu particulier. Voilà la source du polythéisme, et de la brillante mythologie des grecs, qui étaient allés en Egypte étudier les mystères, et qui, à leur retour, renchérirent encore sur l'imagination des adorateurs des chats et des ognons.

*Saintré.*

Il est évident que les mages n'étaient pas de ce nombre, le peuple, imbécile partout où il se figure du surnaturel, croyait à *Anubis*, à *Cérès*, à *Isis*, comme nos dévots croyent à la légende de Ribadénéyra et des bolandistes, aux miracles de saint Gengoux, et à l'équilibre de Simon le stilite,

qui vécut quarante ans debout sur le haut d'une colonne, et sur le pied gauche.

*Dorival.*

Vous augmentez le miracle, au bout de vingt ans, il se permit de s'appuyer sur le droit.

*La Marquise.*

Mais dans ces tems si reculés, les sciences devaient faire bien peu de progrès, sans livres, ni instrumens, comment par exemple calculer les éclipses ?

*L'Abbé.*

Le génie pourvoit à tout, et l'homme, plus neuf alors, était

peut-être plus puissant. Je suis surpris, au contraire, qu'au milieu de sa dépravation et de sa corruption phisique et morale, il puisse s'élever aux plus sublimes contemplations de la métaphisique, et redoubler d'audace et d'intrépidité. Je laisse tourner en ridicule la navigation aërienne, et demander à quoi cette découverte peut servir; j'y vois l'homme qui croit tout possible à son être, et qui essaye le chemin de sa véritable patrie.

Pour en revenir aux comettes, Apollonius Myndien en fit un systême que Sénèque nous a rendu, mais en général, jusqu'à Tycho-Brahé, elles passèrent pour des météores. Ce fut une des erreurs

d'Helvétius, et Dominique Cassini, lui-même, était de l'avis d'Apollonius ; cependant leur course est tellement réglée, qu'on prédit leur retour, et quoique l'ellipse prodigieuse qu'elles parcourent ne nous les ramène quelquefois que de siécle en siécle, il suffit qu'il en ait reparu une, pour détruire toute idée de météore.

*Le* COMMANDEUR.

Les personnes qui tiennent aux anciens préjugés ressemblent aux femmes sur le retour, qui n'aiment pas ordinairement les jeunes.

*Madame de* CHANCEAUX.

Marquise, laissons passer, et

remettons ces agréables dans leur chemin ; le comte nous a dit dans nos Soupers, que les anciens avaient eu des notions justes de la physique, surtout Epicure.

*L'Abbé.*

Le physicien ne peut agrandir son domaine qu'à l'aide des expériences, et pour les faire, il faut des instrumens qui n'étaient pas connus alors, tels que les verres lenticulaires et les télescopes ; on ne pouvait donc tirer de secours que de son génie, et deviner en quelque sorte ; cependant telle est la force de l'intelligence humaine, que quelques êtres privilégiés soupçonnaient dans ces tems d'i-

gnorance, et presque sans moyens méchaniques la plus part des grandes vérités ; mais à l'application ils s'égarèrent : Thalès, construisant le monde avec le feu, et Anaxagore, avec l'eau, ils confondirent les principes avec les élémens ; nous distingons bien quatre modifications de la matière, mais il ne paraît exister que deux principes distincte, le feu et la terre, représentant la fixité et la volatilité, image de dieu et de la matière, car je crois tout ici bas la miniature, ou représentation sensible de ce qui est en haut. La terre parait aussi figurer le repos, comme le feu le mouvement ; enfin tout est fluide ou concret. Jusqu'aux chinois ont eu cette

idée. Ils font de l'*Yn* et de l'*Yang* la base de l'univers, l'*Yn* est le repos, et l'*Yang* le mouvement. Ce peuple connaissait la période de dix-neuf ans, qui ramène les nouvelles lunes aux mêmes jours du mois. *Mèton* apporta cette connaissance dans la Grèce, où elle fut désignée par le *nombre d'or*. Ce n'est, il est vrai, qu'une observation, mais qui annonce une étude suivie, et elle a conduit à d'autres découvertes intéressantes. Ce fut alors un anneau attaché à la chaîne des connaissances astronomiques, à l'aide de laquelle nous avons parcouru plus aisément la voûte céleste. Les peuples les plus anciens avaient calculé la vraie circonférence de

la terre, Freret, Mallet, Bannier l'ont démontré; mais malgré l'air attentif des dames, et leur résignation, je craindrais d'abuser de leur indulgence si je m'égarais plus longtems dans l'espace azuré. L'excellente histoire de l'astronomie ancienne de Bailly, dont le style est au niveau de l'érudition, et les lettres sur l'origine des sciences, et celles des peuples de l'Asie vous développeront ce que je ne peux qu'indiquer en passant. Souciot a fait de savantes observations en Chine et dans l'Inde, et si la religion de Zoroastre vous intéresse, d'après la légère esquisse que je viens de tracer, procurez-vous un volume anglais intitulé: *The annuel register or*

*a view of the history politick and litterature of the year 1762*, vous y trouverez des détails très-curieux et des raprochemens singuliers.

*Le Chevalier.*

Avant de finir, dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'un livre indien appelé les *Paranous*; vous n'en avez pas parlé.

*L'Abbé.*

Ce n'est qu'un mauvais poëme en langue hamskrite, où la religion des brames est deshonorée par le polithéisme; c'est le commentaire des Shasters, mais qui est à ces livres ce que Scaron est à

Virgile; c'est enfin la bibliothèque bleue de l'Inde, et la lecture du peuple.

*Le Chevalier.*

Une chose m'a frappé dans les livres indiens, c'est le passage où il est dit que les génies descendirent des cieux sur les globes habités par les hommes, et y devinrent amoureux de leurs filles; qu'ils en eurent des enfans d'une taille gigantesque, mais que ce délit fit fermer les cieux à ces génies.

*L'Abbé.*

Cela semble avoir fondé la fable des géans, mais l'analogie que vous paraissez soupçonner est sans

sans fondement, puisqu'il ne s'agit que de l'orgueil qui fit seul lever l'étendart de la révolte aux anges. Avec la manie des allusions on fait tout cadrer à ses idées, comme on voit toutes sortes de figures dans les nuages. N'a-t-on pas cru reconnaître Noë dans Bacchus, Tubalcaïn dans Vulcain, ainsi du reste. Soyons en garde contre l'esprit de système, qui contourne et dénature tout, pour tout plier à l'idée dominante. Les plus grands hommes n'ont pas été exempts de cette faiblesse, elle est coupable, puisqu'elle écarte des grandes routes, et fait tort à la sience autant qu'au jugement.

*Le* MARQUIS.

J'admire autant l'attention des Dames, que la complaisamce de l'abbé, dont l'instruction m'est connue; il faut ménager de pareils trésors, et ramener nos voyageurs sur la terre.

*Dorival.*

Et moi, pour suivre notre sujet, et placer convenablement nos charmantes compagnes, je m'étais proposé, en descendant des cieux, de les fixer entre la moyenne région et l'air subtil : avec la légèreté et les grâces des sylphides, elles pourraient facilement être aggrégées parmi ces

substances aëriennes, et au moyen de nos ballons, il nous serait aisé d'aller, à volonté, leur faire notre cour, et les aider à tenir la leur; la subtilité de l'air supérieur leur donnerait peut-être l'immortalité, qu'elles auraient bien la charité de nous transmettre, en reconnaissance de la découverte.

*La* MARQUISE.

Je suis au fait. En attendant l'apothéose, lisez nous votre ode, j'ai toujours aimé ce qui élève l'homme, et le rapproche de son principe.

*Dorival lit :*

# LA NAVIGATION AÉRIENNE.

---

Chantre d'Auguste et de Mécène,
Si le premier navigateur,
Ennoblissant l'espèce humaine,
D'un triple airain arma son cœur ;
Toi, qui célébras son audace,
Prends ta lyre, divin Horace,
Et du sombre séjour des morts,
Sans daigner toucher à la terre,
En t'élançant dans l'atmosphère,
Prépare de nouveaux accords.

Cette marche majestueuse,
Sans-doute en impose à tes yeux ;
Dans une hymne religieuse
Tu crois rendre hommage à des dieux ;

Déjà du vulgaire crédule,
Dont tu frondas le ridicule,
Tu veux relever les autels :
Ce char dans les airs s'achemine,
Guidé par une main divine ?
Non... frémis... tu vois des mortels.

La tendre et malheureuse Armide,
S'éloignait ainsi d'un héros ;
Telle, outragée et parricide,
Médée abandonnait Colchos ;
Jaloux d'embellir son histoire,
Par ces chimères, sans y croire,
Le sage même était flatté ;
Mais par un monument durable,
Lui-même consacrant la fable,
Il la transforme en vérité.

A l'homme banni sur la terre,
Soumise et rebelle à ses lois,
Les élémens faisaient la guerre,
Il en avait asservi trois :

Un seul limitait son empire,
A le subjuguer il aspire ;
Bientôt élancé dans les airs,
Il y poursuit l'aigle intrépide,
Etonné que le trait rapide
L'atteigne au séjour des éclairs.

Du dépôt sacré du tonnerre,
Envain Périphas glorieux (1),
Veut en frapper le téméraire,
Qui vient le braver dans les cieux :
La foudre part, un fil l'arrête (2),
Un fil disperse la tempête :
Ce secret manquait aux titans,
Jupin frémit dans l'empirée,
Voyant, contre les fils de Rhée,
Que ses carreaux sont impuissans.

---

(1) *Périphas, roi d'Athènes, fut métamorphosé en Aigle.*

(2) *Le conducteur électrique, dont on peut armer le sommet de la machine aérostatique.*

Hardis mortels, sur votre tête
Combien de mondes ignorés
Vont devenir votre conquête
Dans les domaines azurés !
Déjà l'art franchit les limites
Que la nature avait prescrites
A vos regards audacieux (1) ;
Osez plus : avec confiance,
Tentez d'aller prendre séance
Dans l'auguste sénat des dieux.

Qui peut résister au génie
Que l'enthousiasme inspira ?
Homme, ta puissance infinie
Dans tes droits te rétablira.
Sois glorieuse, ô ma patrie !
De la palme de l'industrie
Te ceignent même tes rivaux :
Français, rien ne manque à ta gloire,
Tu viens de fournir à l'histoire
Le plus rare de ses tableaux.

(1) *Au moyen du nouveau télescope.*

*Madame* SAINTRÉ.

« Homme, ta puissance infinie
» Dans tes droits te rétablira. »

Cela ressemble au nouveau système, dont l'abbé a touché quelque chose.

*Dorival.*

Un inconnu me fit la même question sur le boulevard, dès que mon ode parut. « Attachez-» vous un sens à ces deux vers ; » me dit-il. » Sur ma réponse affirmative, il court encore; j'ignore d'où il me connaissait pour l'auteur de cette pièce; car je n'ai jamais mis mon nom à mes ouvrages.

*Madame de* LINTZ.

Ma chère Saintré, faites un effort en notre faveur; sacrifiez en ce moment votre curiosité au plaisir de revenir dans le sein de votre nourrice. Il y a assez longtems que nous faisons l'école buissonnière; nous ne sommes pas encore immortelles. En attendant le brevet, rapprochons-nous de l'humanité. Saintré, notre esprit a fait une bonne récolte aujourd'hui; il faut sa part à notre cœur, les tendres naïvetés ont de grands droits sur lui, chaque genre doit avoir son tour.

*Saintré.*

Un baiser en exige un autre; serais-je indiseret....?

*Madame de* LINTZ.

Deux, si je suis contente.....

( *En regardant Madame Saintré.* )

*Colla di lei licenza* (1).

*Mme.* SAINTRÉ *rougissant.*

Si toutes les dames éprouvent le même plaisir que vous, Saintré n'a-t-il pas droit à la même récompense ?

*Madame de* LINTZ.

Moyen charmant d'augmenter mes jouissances, que de les parta-

(1) *Avec votre permission.*

ger ; Saintré est bien sûr de faire la ronde, et sa charmante moitié de ne pas être oubliée.

*Saintré.*

Voilà comme en effeuillant une rose, on en multiplie le parfum. Les savans acquièrent de la renommée, les petits littérateurs obtiennent d'innocentes faveurs, le myrthe et le laurier circulent, et tout le monde est content, sauf mon pauvre Hylas, que vous allez entendre gémir d'un baiser qui eût fait le bonheur de beaucoup de ces messieurs, même de l'abbé, en dépit de la dignité de son état.

*L'Abbé.*

En persiflant vos juges, ne craignez-vous pas leur sévérité?

*Saintré.*

Ce n'est pas d'eux que j'attends mon salaire.

( *Il lit.* )

## LE BAISER.

* * *

Hélas! en quel état m'a réduit un Baiser!
Un Baiser donné bouche close!
Quelle façon de caresser!
Que de plaisir et de peine elle cause!
Cloris, est-il possible! ô ciel!
Tes lèvres sont plus douces que le miel,
Et plus vermeilles que la rose;

Elles

Elles m'ont brûlé cependant :
De l'abbeille en courroux je crains moins la piqûre,
C'est une plus grande blessure,
Jusqu'à mon cœur elle s'étend.
Souvent, charmé de leur souplesse,
Je baise de jeunes chevreaux,
Robin, mes chiens et mes oiseaux.
Ma mère quelquefois me marque sa tendresse
En m'embrassant, mais las ! je ne sens pas les maux
Que m'a fait de Cloris la bouche enchanteresse.
Oh ! oui, c'est un enchantement
Que ce baiser cruel et si doux tout ensemble ;
Rien, rien ne lui ressemble,
Ce baiser seul rassemble
Plaisir, douleur, espoir, desir, ravissement.
Depuis qu'il a pressé ma bouche
Je ne cesse de soupirer,
Je souffre, mon cœur bat, j'ai peine à respirer,
Cependant, loin de fuir, je cherche à rencontrer...
Oui, Cloris, et je crains qu'aujourd'hui plus farouche,
Elle n'aille me refuser

Par malice un second baiser.
Plaisir cruel, étrange maladie !
Que je ne sais comment nommer,
Qui fait le bonheur de ma vie,
Et finit par me consumer ;
Mais si de quelqu'herbe mortelle
Cloris a succé le poison.....
Que dis-je ? cette rose est moins brillante qu'elle ;
Ah ! tout confond mes sens et ma raison.
Depuis ce baiser plein de charmes,
Depuis ce baiser vénimeux,
Quel soudain changement ! Hylas était heureux,
Hylas verse à présent des larmes :
Des rossignols le chant mélodieux
Egaye en vain cette retraite,
Je ne m'occupe plus à cadencer comme eux,
Et ma flute reste muette.
Sur l'herbe mes chevreaux bondissent,
J'y demeure sans mouvement ;
En vain autour de moi les fleurs s'épanouissent,
Ce n'est plus à mes yeux qu'un stérile ornement ;

J'en aurais autrefois fait un bouquet charmant,
Et les voilà qui se flétrissent.
Comme elles insensiblement
Je me fane, tandis que ces rosiers fleurissent.
Au printems, tout renait. Par une dure loi,
Pauvre Hylas! seul dans la nature,
Tu dépéris, ton mal a changé ta figure,
Et bientôt Amyntas sera plus beau que toi.

*L'Abbé.*

On ne saurait tenir rancune au talent, mon cher Saintré; daignez me confondre avec ces belles qui vous tendent les bras.

*Le Marquis.*

Nous n'avons qu'un sexe pour l'aimable Hylas....

*SAINTRÉ, en embrassant tout le monde.*

Qui est désespéré de n'avoir qu'un cœur....

*La MARQUISE.*

Mais qu'il saura effeuiller comme la rose.

*SAINTRÉ à sa femme.*

Ma chère amie, daigne me seconder, m'aider à m'acquitter; ne crains pas tes amis, en leur confiant ce que t'inspirait l'amant que tu as cru digne de devenir ton époux, et termine cette délicieuse soirée par la romance qui décida du bonheur de ton Hylas.

*Madame* SAINTRÉ.

Je ne rougis pas du sentiment que j'ai couronné, mais de la faiblesse de l'expression. . . .

*Le* COMTE.

Nous sommes cautions d'avance que la tournure sera aussi délicate que l'âme de l'auteur.

*Madame* SAINTRÉ.

Je me dépêche d'aller au-devant des prophéties, de peur de ne pas les accomplir. Je m'appelais aussi quelquefois Lise, quand la rime l'exigeait.

( *Elle chante.* )

AIR : *Cher Poloé* (1).

Sensible Hylas, dans le cœur de ta Lise
Viens ramener la vie et le bonheur. *Bis.*
Que ta présence, à sa vive surprise,
Ajoute encore un charme plus flatteur. *Bis.*

Viens à mes yeux réveiller la nature,
Elle languit toujours où tu n'es pas. *Bis.*
Tel est mon cœur, appaise son murmure,
Remplis ses vœux, il lui faut son Hylas. *Bis.*

Autour de moi tout ressent ma tristesse;
Mon chien accourt dès qu'il voit un berger; *Bis.*
Mais, dédaignant la main qui le caresse,
C'est Hylas seul qu'il s'obstine à chercher. *Bis.*

(1) *Les idées, les expressions même de cette romance m'ont été fournies par une femme, je n'ai eu qu'à les mettre en mesure et en rimes.*

Nos prés, jadis, brillaient d'un émail tendre,
Et des oiseaux le chant me ravissait. *Bis.*
Du doux plaisir de te voir, de t'entendre,
Amant heureux! ah! tout s'embélissait. *Bis.*

Lise aujourd'hui ne voit rien autour d'elle,
Tous les objets partagent sa langueur. *Bis.*
Hylas, reviens, reviens tendre et fidèle,
Et chaque objet reprendra sa couleur. *Bis.*

Ce qu'à nos fleurs sont les pleurs de l'aurore,
Ce qu'au matin sont les rayons du jour, *Bis.*
Au cœur de Lise est cent fois plus encore,
Un seul regard où se peint ton amour. *Bis.*

Mais à ton cœur rien n'offre mon image;
Le mien, Hylas, demande du retour. *Bis.*
Ruisseaux, oiseaux, dans votre doux langage,
Dites: Hylas, pense à Lise à ton tour. *Bis.*

*Dorival.*

O nature! que ton langage est puissant sur les êtres honnêtes ! La douce mélancolie que nous éprouvons tous, vous est un gage bien flatteur, amant sensible, épouse fortunée, de l'impression qu'une passion vertueuse et sympatique fait à l'unisson sur nos cœurs; et vos larmes, mon cher Saintré sont un plaisir bien délicieux pour celui qui les verse, celle qui les excite, et ceux qui en connaissent la source, et y confondent les leurs avec tant de volupté.

*La Marquise au Marquis.*

Je lis dans tes yeux ce qui se

passe dans ton cœur. Nous nous retrouvons dans ces divines et innocentes effusions. Ah ! mon ami, je n'ai jamais eu le talent de cet aimable couple ; mais, tu sais si mon âme fut moins tendre.

*Le* MARQUIS.

Mon Annette n'a rien à envier à personne. La sensibilité a un terme, au-delà duquel la faiblesse lui succède. Parvenus là, tous les êtres aimans se ressemblent ; leur bonheur, qui est égal, exclut toute idée de jalousie ; et c'est en le mettant en commun, qu'il est possible de l'augmenter : c'est ce que nous éprouvons. Continuons à nous prodiguer mutuellement les confidences qui peuvent ré-

veiller en nous d'agréables souvenirs. C'est ainsi qu'en confondant nos jouissances, l'imagination saura nous les répartir avec égalité.

*La* BARONNE.

La méthode me paraît excellente, surtout pour l'abbé.

*L'*ABBÉ.

Baronne, votre réflexion est juste, mais elle paraît être intéressée.

*La* BARONNE.

Je n'ai que ce que je mérite; je croyais qu'il dormait.

*Le* COMTE.

La sensibilité veille toujours,

et le recueillement en est la volupté.

*Madame de* LINTZ.

Ainsi, voilà l'abbé voluptueux.

*Le* MARQUIS.

C'est une qualité de plus qui ne contraste nullement avec son état. Il faut infiniment de délicatesse pour pomper le suc des fleurs, sans les faner. La volupté est de tous les âges; elle exige un tact exquis, elle s'alimente par la tempérance, et, n'ayant rien de matériel, c'est ici bas l'image des jouissances des créatures célestes.

*Madame de* CHANCEAUX.

Je maudis de bon cœur cette

cloche indiscrette qui, nous appelant aux fonctions animales, nous chasse une seconde fois des cieux. Mais, mon cher marquis, nous ne vous en tenons pas quitte, et je ne serai pas la seule a vous rappeler où vous en êtes resté.

*Fin de la IIme. Promenade.*

# IIIme. PROMENADE.

*Madame de* LINTZ.

COMTE, ce cahier n'est pas aussi gros que celui de Pouponne.

*Le* COMTE.

Ni aussi varié; mais ce qu'il contient vous rappèlera peut-être quelques situations, dont votre cœur a su gouter tout le charme. Comme cette correspondance n'est pas un roman, elle n'aura pas le piquant des aventures enfantées par l'imagination; mais j'espère

que vous y démêlerez de part et d'autre le sentiment combattu par la vertu ; des écarts, sans doute ; mais des retours aux principes de l'honneur. J'avoue même que je n'aurais pas le courage de mettre mes amis dans la confidence des lieux communs de la simple galanterie; mais un sacrifice mutuel dans la chaleur d'une passion malheureuse, peut intéresser les âmes tendres, et servir d'exemple à celles qui sont trop faibles pour vaincre sans appui.

Zélis faisait des vers avec sel et naïveté. Il lui échappait quelques fautes, je les lui faisais appercevoir ; ce léger service la trouva reconnaissante, la confiance s'établit entre nous, Apol-

lon nous trahit, et il soupçonna qu'un autre dieu accordait notre lyre ; je résolus de couper dans le vif, et j'écrivis ainsi à Zélis.

*Première Lettre du Comte.*

« Quittons, mon estimable et » charmante amie, le langage mer- » veilleux des dieux, il a quelque » chose de dangereux pour nous ; » l'imagination se monte, et sa » chaleur se communique au cœur. » C'est réveiller le chat qui dort, » et qui doit dormir ; du moins » voilà mon histoire : bornons- » nous à la prose, et ne nous l'é- » pargnons pas ; il faut espérer » que l'esprit faisant diversion au » cœur, il en résultera cette tran-

» quillité que notre position nous
» prescrit ; vous en qui elle n'a pas
» été altérée, cela ne vous regarde
» pas ; mais tout doit être com-
» mun entre les amis ; je vous fais
» votre part de mes faiblesses.
» Qu'il ne soit plus question que
» du sentiment que vous m'avez
» promis dans des vers charmans ;
» j'y borne mon ambition, et je
» prévois qu'il fera la douceur de
» notre vie. L'absence lui servira
» de pierre de touche ; c'est en
» l'envisageant ainsi que ce terri-
» ble mot peut s'écrire. Si une cor-
» respondance suivie peut, ma
» belle amie, vous faire plaisir,
» il n'est point d'affaire qui m'em-
» pêche de vous donner quelques
» momens chaque semaine. Je mê-

» lerai à l'expression de l'amitié,
» dont je vous réitère le serment,
» quelques nouvelles littéraires,
» quelques pièces de vers récentes,
» etc ; cela entretiendra le goût
» que vous avez pour les lettres,
» et que votre ami vous exhorte à
» cultiver, même la poésie, en ne
» revêtissant de ses charmes que
» des sujets légers ; les morceaux
» d'haleine exigent un fond de con-
» naissances qu'il faut acheter trop
» cher ; les femmes particulière-
» ment, quoique capables de tout,
» perdent ordinairement en grâces
» ce qu'elles gagnent en érudition ;
» c'est la fleur qui se change en
» fruit prématurément.

» J'attends demain avec impa-
» tience, et je ne serais pas fâché

» que vous en eussiez un peu aussi.
» Savez-vous que l'amitié est exi-
» geante, jalouse, qu'elle a des
» plaisirs vifs, des peines cui-
» santes? Il le faut bien, puisque
» elle tient à l'humanité; mais elle
» la console, et souvent lui fait
» illusion. Nous sommes de grands
» enfans de mauvaise humeur,
» trop heureux de trouver qui
» nous berce. Adieu, mon aimable
» amie, à demain; la campagne
» va s'embellir sous vos pas, une
» foule d'adorateurs va vous es-
» corter : soyez charmante à leurs
» yeux, je jouirai de leur plaisir
» et de votre triomphe; ne calcu-
» culez pas ce qu'il en pourra
» coûter à mon cœur, il n'a plus
» que des sacrifices à faire. »

Voici la réponse :

*Première Lettre de Zélis.*

« Vous m'avez flattée d'être mon » ami : ce titre que je chéris, en- » gage souvent à des sacrifices. » Vous paraissez si résigné, que » j'ose compter sur celui que je » vous demande. Surtout ne m'ac- » cusez pas de caprice, j'ai des » raisons très essentielles pour de- » sirer que la partie de campagne » n'ait pas lieu. Je ne vous les ca- » cherai peut-être pas ; non, vous » les saurez : je m'engage peut-être » trop ; mais un excès de confiance » avec vous ne me semble qu'une » justice que je vous rends. Trou-

» vez-vous ce soir à..... vous
» saurez mon motif, je vous par-
» lerai avec l'abandon de l'amitié.
» Je me charge de la tournure qui
» pourra excuser mon absence. Si
» vous avez de l'amitié pour moi,
» que la compagnie ne lise pas dans
» vos yeux qu'il manque quel-
» qu'un à la promenade, et qu'une
» rêverie trop expressive n'aille
» pas vous exposer à quelqu'acci-
» dent, dans les passages dange-
» reux qui se trouvent sur la route.
» Point de mine noire, vous affli-
» geriez les uns, vous avertiriez
» les autres. Quand je ne vois pas
» mes amis, je ne m'en occupe
» pas moins. Adieu, croyez que je
» sais vous apprécier; c'est vous
» le prouver, que de vous répéter

» que je compte vous voir ce soir
» à..... »

*Le* MARQUIS.

Fort bien ! la diction est pure et naïve, et ce début annonce déjà une âme sensible et sans défiance.

*Madame* SAINTRÉ.

Elle se défiait cependant de la promenade.

*Le* COMTE.

Non, mais des regards clairvoyans de gens intéressés à nous examiner; ce fut l'aveu qu'elle me fit avec cette franchise qui la caractérise, et qui me fut si fatale.

*La* BARONNE.

Ce pauvre comte me pénètre l'âme, sa plaie saigne encore.

*Saintré.*

Celles que la raison seule a fermées, sont toujours prêtes à se r'ouvrir au moindre attouchement.

*Madame de* LINTZ.

Il faut mettre ces messieurs dans du coton, et leur faire grâce surtout des Elégies ; ils fondraient comme la cire au soleil.

*Madame de* CHANCEAUX.

Nous allons cependant en faire

l'épreuve, et même la pousser loin, car il s'agit de tombeau.

*La Baronne.*

Miséricorde ! est-ce une paraphrase d'Young ? Je crains ce croque-mort-là autant qu'un revenant.

*Le Chevalier.*

Je n'aurais pas été effrayé de la résurrection de celui que j'ai pleuré si long-tems avant mes voyages, que j'ai entrepris pour me distraire de sa perte. Voici l'hommage que je déposai sur sa tombe. Un ami avait partagé et soulagé mes peines, c'est à lui que je m'adresse.

( *Il lit.* )

# LE TOMBEAU DE GLARIS.

*TITIRE, inconsolable de la mort de GLARIS, depuis quatre jours, ne quitte pas l'antre où est son Tombeau; AMINTAS, son ami, veut lui faire prendre de la nourriture et l'arracher de ce lieu, TITIRE refuse tout opiniatrement; fatigué des soins importuns d'AMINTAS, à travers ses sanglots, il laisse échapper ces mots:*

TITIRE.

Tu connais mes douleurs et veux me consoler!
Vains efforts! laisse-moi, laisse mes pleurs couler;

C'est

C'est un soulagement dans mon état funeste,
Peux-tu me l'envier ? c'est le seul qui me reste.

AMINTAS.

Quand on est malheureux, on a droit de gémir :
Je sais alors le prix d'un pénible soupir ;
C'est un tribut amer qu'on paye à la nature,
Le cœur s'en applaudit, la raison en murmure.
On peut se couronner quelques jours de cyprès,
Mais quand ils sont flétris, le cœur doit être en paix.
L'écouter, c'est foiblesse.. Hélas ! pardon, Titire...
J'aigris encor ses maux et j'accrois son délire.....
Au nom de l'amitié, de ce tendre lien
Qui depuis notre enfance unit mon cœur au tien,
Fais trêve à ta douleur pour adoucir la mienne.....
Titire, cher Titire, Hélas ! qu'il t'en souvienne,
Depuis quatre soleils je t'offre des secours,
Et ta barbare main les refuse toujours. . . . .

TITIRE.

T'écouter, c'est faiblesse ! . . Oh ! mon cœur, quel blasphême !

AMINTAS.

Ne pardonne-t-on pas, Titire, à ceux qu'on aime ?

TITIRE.

Ah ! je n'aime plus rien.

AMINTAS.

Je ne m'offense pas,
La douleur a le droit de faire des ingrats ;
Mais quand je rassemblais ses brebis dispersées,
Lorsque je finissais ses nattes commencées ;
Enfin, lorsqu'en ces lieux je l'aidais à former.....
Titire alors m'aimait, ou feignait de m'aimer.

TITIRE.

Ah ! cruel qu'as-tu dit ? tu r'ouvres ma blessure....
Un mot vient d'augmenter les tourmens que j'endure.
Quoi ! je vis en ces lieux qui, dans mes doux loisirs,
Protégèrent jadis nos innocens plaisirs !
Grands dieux ! j'y vis encore.... et Glaris y repose !

AMINTAS.

A ton trépas, Titire, elle-même s'oppose;
Vis pour la regretter, pour orner son tombeau,
De ce que nos jardins offriront de plus beau:
A ce culte flatteur, son ombre, encor sensible,
Dans le séjour des morts errera plus paisible.

TITIRE.

Oui, mon cher Amintas, courons chercher des fleurs,
Et que le choix en soit conforme à mes douleurs,
Le souci, le pavot et la morne pensée.....
Mais quelle est ma langueur! .... de mon âme affaissée
L'état se communique, hélas! à tous mes sens.....
Non, tu fais pour m'aider des efforts impuissans,
Va, laisse un malheureux que la terre demande,
N'est-il pas tems enfin, qu'en son sein je descende?

AMINTAS.

Ainsi, ne t'abreuvant que du fiel du chagrin,
Tu vas précipiter lâchement ton destin!

Hélas ! après ta mort, quelle main charitable
Répandra sur *Glaris* un parfum agréable ? ....
Vois ces ronces déjà prêtes à la couvrir,
Ces insectes rampans, qu'à ton dernier soupir
Tu n'empêcheras plus de souiller ton amante ;
Est-ce ton corps gissant, est-ce ton ombre errante
Qui des monstres cruels sauront la préserver ? ....
Car de mes tristes jours le cours va s'achever,
Du découragement je sens la main glacée,
Elle flétrit mon cœur, et mon âme oppressée. ....
O *Glaris* ! tu frémis peut-être, et si les morts
Partagent nos douleurs, nos crises, nos remords...

TITIRE.

Arrête..... épargne-moi ces horribles images.

AMINTAS.

Cher Titire, choisis l'un de ces deux breuvages,
De cette eau si tu veux arroser ce tombeau,
Que ce lait de tes jours ranime le flambeau,
Il est frais..... ce matin sa génisse chérie. ....

TITIRE.

Et la douleur encor ne l'a donc point tarie ?

AMINTAS.

Non, mais loin du troupeau son instinct la conduit,
Elle suit le bercail, et son œil interdit
Cherche partout la main.....

TITIRE.

Ainsi dans la nature
Tout porte un cœur sensible..... accepte cette eau pure
Que ma débile main répand au lieu de fleurs,
O toi ! pour qui jamais ne sécheront mes pleurs !
Si je consens à vivre, à revoir la lumière,
Je m'impose la loi, jusqu'à l'heure dernière,
Dès que l'aube du jour blanchira nos coteaux,
De venir chaque fois t'offrir des dons nouveaux.
Et toi, cher Amintas, qui me rends à la vie,
Préside à mes sermens, qu'elle me soit ravie,
A l'instant qu'oubliant mon amour pour Glaris,
De quelqu'autre beauté tu me verras épris.....

AMINTAS.

Titire, ces efforts augmentent ta faiblesse,
La plaine retentit, l'ombre croît, le jour baisse;
Accepte ce secours, et que cette liqueur
Ranime en même tems et tes sens et ton cœur.

TITIRE.

Donne, ami, mon serment vient d'affermir mon âme,
Dans mon sein il circule une nouvelle flâme,
J'adorais tes appas, ô *Glaris*! tu n'es plus;
Mon culte en est plus beau : j'adore tes vertus.

*La* BARONNE.

Cela n'est pas mal triste.

*Dorival.*

Une élégie gaie ne ferait pas fortune.

*La* BARONNE.

Je sais qu'il lui faut un crêpe ; mais il y a le demi-deuil.

*Le* COMMANDEUR.

Tout ou rien est ma devise, et je l'adapte à tous les genres ; une profonde douleur n'a qu'une teinte et une expression ; c'est la plus forte. *Errera plus paisible* durcit l'émistiche ; voilà ma critique.

*Le* CHEVALIER.

Elle est juste, et j'avoue ma stérilité. Je n'ai pu trouver un autre mot, et j'ai eu la faiblesse de tenir à mon idée : trop heureux s'il n'y avait dans ma pièce que cette tache.

*La* MARQUISE.

Au moins votre âme y épanche sa douleur avec une sensibilité qui a ému la nôtre. Cet effet n'est pas sans mérite. Cependant nous serons sobres de pareilles productions ; elles rembrunissent l'imagination, et notre objet principal est de la tenir en haleine par la variété de nos offrandes. Qui est-ce qui a une chanson gaie à nous donner ? Il est ces pays où les enterremens sont suivis d'une fête ; et cela n'est pas mal imaginé.

*Le* COMMANDEUR.

Voici une des gaîtés de ma jeunesse. Je craignais si fort les es-

prits, que je n'avais garde d'en parler ni en prose, ni en vers; mais j'annonçais déjà des dispositions heureuses que je n'ai pas démenties. J'ai composé ma chanson devant une glace.

(*Il chante.*)

AIR : *J'aime Lisette*, etc.

AIMER, boire, folâtrer, rire,
C'est remplir un joyeux destin ;
Réfléchir, bannir le sourire,
C'est des sots l'ennuyeux refrain ;
Le bon système est dans la vie,
De jouir, non, de raisonner ;
L'erreur qui flate ma Sylvie
Est la loi qui doit m'enchaîner.

Que le sage occupe ses veilles
A méditer sur l'avenir,
N'enlevons, comme les abeilles,
Que l'étamine du plaisir,
C'est une rose, un rien la fane,
N'en jouissons qu'en voltigeant;
Le desir est l'oiseau qui plane,
Et qui ne vit qu'en voyageant.

*La* BARONNE.

Sa chanson m'a fait plaisir, mais je n'ose en convenir tout haut; ces merveilleux vont nous taxer de frivolité, l'abbé tout le premier, quoiqu'il nous ait cajollées l'an passé par de vieilles anecdotes en faveur de notre sexe, mais de deux ou trois siécles de date.

*L'Abbé.*

Je puis vous prouver que j'ai rafraîchi mon recueil ; je suis peut-être intéressé au trait que je vais vous citer. M. d'Audifret, lieutenant de Roi de Briançon, était mon parent. En 1747, après la déroute du Col d'Exiles, il vendit sa vaisselle pour secourir les malades, et sa femme, prête d'accoucher, mourut d'excès de fatigue, en pansant les blessés.

*Le Marquis.*

Sublime accord de deux âmes vertueuses ! Mon cher abbé, de pareils titres modernes dans une

famille, valent bien de vieux parchemins.

*Saintré.*

Au siége de Falaise par Henry IV, la maîtresse d'un nommé *la Chénaye*, simple marchand, au moment de l'assaut, refusa de sortir de la ville, monta sur le rempart avec son amant, malgré ses instances ; là, ils combattirent tous les deux avec tant de courage, que Henry, qui les remarqua, recommanda qu'on leur sauvât la vie, s'il était possible ; mais *la Chénaye* ayant été tué d'un coup de fusil, sa maîtresse refusa quartier, et continua de combattre, jusqu'à ce que blessée à mort, elle tomba sur le corps de son amant.

amant, qu'elle embrassa en expirant.

*La* BARONNE.

Il ne manque à cet acte d'héroïsme, qu'une meilleure cause. Comment pouvait on s'armer contre le bon Henry ?

*La* MARQUISE.

Le fanatisme ne raisonne pas, et sans ce véhicule, cette femme et son amant n'eussent peut-être été que des êtres ordinaires.

*Le* COMMANDEUR.

Grande vérité ! nous reprochons tous les jours aux hommes célèbres des défauts, sans lesquels il

ne leur eût peut être pas été facile de poser les fondemens de leur renommée.

## *Dorival.*

Dans le même tems où le brave et bon Béarnais était forcé d'assiéger jusqu'aux bicoques qui se multipliaient sur son passage; et de diviser ses forces, pour mettre garnison partout, Barri de Saint-Aunez, gouverneur de Leucate pour Henry, fut pris par les ligueurs, en allant communiquer un projet au gouverneur du Languedoc. Ils crurent qu'ayant le gouverneur de Leucate entre leurs mains, cette ville leur ouvrirait les portes. S'y étant présentés,

Constance de Cezelles, femme de Saint-Anuez, assembla la garnison, se mit à la tête, la pique à la main ; et repoussa les assiégeans. Ils la menacèrent de faire pendre son mari, si elle ne rendait pas la place ; elle offrit tous ses biens pour sa rançon ; il y eut un second assaut : les assiégeans repoussés eurent la barbarie de faire pendre Saint-Aunez. La garnison voulut, par représailles, faire pendre le seigneur de Couprais, ligueur fait prisonnier, Constance s'y opposa. Henry, dans l'admiration de tant d'héroïsme, envoya à cette femme rare le brevet de gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils.

*Le Comte.*

Ce trait me fait un double plaisir ; j'admire une femme, et je reconnais mon héros.

*Le Chevalier.*

Il doit exister encore une famille en Champagne du nom de *Gerard de Langres. Anne Muzier*, femme de ce Gérard, attaqua trois hommes qu'elle entendit comploter contre la vie du comte de champagne; elle en tua un avec un couteau de cuisine, fut blessée par les deux autres. On arriva à son secours, on s'empara des traitres qui avouèrent leurs complots à la torture. Gérard et sa femme

furent anoblis, et leurs descendans.

*L'Abbé.*

On ne peut qu'admirer tant d'attachement et tant de courage; le motif en est d'autant plus noble, qu'il est désintéressé et sans impulsion étrangère à l'honneur; car les actes sublimes et de dévouement n'éclatent, en général, que dans les guerres civiles; de grands intérêts inspirent de grands moyens, et quand malheureusement on vient à dénaturer une religion de douceur, de conseil et de paix, pour en faire un instrument d'ambition et d'attentats; dès-lors, il ne reste plus de contre-poids aux passions, et leur dé-

bordement ne connait plus de frein ; il en résulte des actions mémorables, mais que l'histoire n'écrit que pour les flétrir.

*Le Commandeur.*

« Ministres des Autels, voilà votre langage. »

Et plut au ciel que cette sainte et saine philosophie eût toujours été celle des lévites ! Que de sang, que d'affronts épargnés à l'humanité ! que d'avantages enlevés à l'aveugle impiété ! Je dis aveugle, parce qu'en se recueillant, on est forcé de convenir que les vices des desservans ne sont pas ceux des autels ; mais l'incrédulité réfléchit-elle ? Semblable aux rebelles, toutes les armes lui sont bonnes,

et les victimes indifférentes. Il faut s'isoler de soi-même, étouffer des remords toujours renaissans ; on ne peut y parvenir qu'en se livrant au torrent de l'insouciance et de la dissipation ; on s'éloigne du bonheur, on est dans la crainte, et l'on meurt dans le désespoir.

*La Baronne.*

Je ne suis pas tentée de plaisanter nos prédicateurs ; ils m'ont fait venir la chair de poule. C'est un bel accord que celui de la religion et de la morale.

*La Marquise.*

En suivant leur code, tous les hommes seraient frères, tous les hommes seraient heureux.

*Madame de* LINTZ.

Ils ne sont peut-être pas destinés à l'être ; s'ils ont des expiations à subir, un pélerinage pénible à faire, enfin s'il est décidé de tous les tems qu'ils ne pourront arriver au fameux jardin qu'à travers des sentiers d'épines, qui osera, s'opposant aux décrets éternels, jeter des roses sur le chemin ?

*L'*ABBÉ.

Eux-mêmes, madame; dès que la Divinité a fait fleurir des roses sur la demeure de l'homme, qui peut l'empêcher d'en joncher sa route ?

*La* BARONNE.

Ces roses mêmes ont des épines,

et c'est en voulant les ôter, qu'on se pique les doigts.

*Le* MARQUIS.

Le baume s'élève à côté du chardon et de l'aconit ; rien n'existe dans la nature sans son correctif, ou son contraire. Il serait dangereux de croire à l'impossibilité de mieux faire ; ce serait adopter le fatalisme, système décourageant, absurde, humiliant pour l'homme, qui se reconnaîtrait une machine passive, sous la direction d'une main tyrannique et capricieuse. Loin du sage cet avilissement volontaire, qui contraste avec sa forme, sa dignité, sa supériorité sur tous les êtres vivans, et surtout avec cet élan

irrésistible du génie, qui ne voit rien d'impossible à celui qui a défini et subjugué tous les élémens, à celui qui franchit avec intrépidité et les mers et les airs, qui lit dans les astres, en connait l'harmonie, et s'élance par la pensée et le desir jusqu'au trône qu'il occupa dans les régions célestes, héritage sacré qui l'attend, lorsque, dépouillé de son enveloppe matérielle et purifié des souillures terrestres, l'esprit viendra le reclamer, ses patentes de gloire et d'immortalité à la main.

*Saintré.*

Marquis, vous nous communiquez le saint enthousiasme dont

tous vos traits rayonnent. Oui, voyons toujours l'homme comme vous venez de le peindre, c'est un préservatif puissant contre la tentation de le dégrader. Le prix attendu doit l'enflâmer, et lui faire dédaigner les puériles amorces de l'ambition ; tout a son objet, de quoi ne serait-il pas capable ? Ses forces, ses moyens l'éléveront au niveau du terme de son espoir, et l'homme, ainsi aggrandi, planera dès ici dans son ancienne patrie ; et si l'orgueil l'en a chassé, c'est à l'amour à l'y rétablir.

*La* BARONNE.

Et les profanes s'en mêlent aussi ! Si cela dure, nous aurons un carême complet.

*Madame* SAINTRÉ.

Peut-on contester à qui que ce soit le droit d'annoncer de grandes vérités ?

*La* BARONNE.

Dont tout le monde ne convient pas ; mais je suis de votre religion, rassurez-vous : bien entendu que les femmes sont pour moitié dans tout ceci ; car à entendre toujours l'homme par-ci, l'homme par là, on croirait que ces messieurs ne songent qu'à eux ; mais c'est du stile scientifique ; et quand on dit que la planète tourne, on sous-entend ses satellites, comme entraînés nécessairement dans son tourbillon. Ce point éclairci, et

ma

ma profession de foi faite, je rappelle ma devise chérie : *Diversité*. Messieurs les érudits, descendez de la chaire et des cieux, et, dussiez-vous rougir des faiblesses humaines, qui doivent retarder votre pélerinage et votre couronnement, du tendre, s'il vous plaît, du bien tendre, et que la pièce termine notre soirée, et nous conduise à table en rêvant. Comte, je m'adresse à vous. Cette épître sur *l'Indifférence* que vous avez jugée trop longue pour nos soupers, remplira tout juste l'intervalle d'ici à celui qui nous attend... Point d'excuse, je suis la maîtresse aujourd'hui; je n'ai pas besoin de le dire.

*Le* COMTE *chante :*

« Allons, il faut obéir à son maître. »

(*Il lit.*)

# ÉPITRE

## SUR

# *L'INDIFFÉRENCE.*

---

LISE, au nom de l'amour, de ma discrète flâme,
Qu'une fois ton amant puisse lire en ton âme.
Tes yeux semblent sourire à ma brûlante ardeur,
Mais toujours des accens, dictés par la froideur,
Etouffent dans mon sein l'espoir qui veut y naître :
Est-ce l'amour ou moi que tu crains de connaître ?
Daigne éclairer ce doute, il fait seul mon malheur.
Aurais-tu d'un système armé ton jeune cœur ?
Est-ce de bonne-foi que de l'indifférence
Tu vantes les attraits et tu prends la défense ?

Ecoute : n'aimer rien répugne à la raison,
Insulte au créateur, flétrit la créature ;
De la fièvre des sens j'aime mieux le poison,
Que le plaisir cruel de braver la nature.

Pour les mortels glacés, vois comme en tous les tems,
Les dieux, les justes dieux ont eu des châtimens.

Plus vîte que Zéphir, la fille de Pénée (1)
Veut tromper d'Appollon la poursuite obstinée.
Envain son cœur lui dit : Tu fuis le dieu des vers,
Le dieu brillant du jour, l'âme de l'univers ;
Par lui tu jouiras d'une santé fleurie,
Il charmera tes sens par sa douce harmonie ;
Les talens et les arts enchaînés sur tes pas
Ajouteront encor du lustre à tes appas :
Tu seras des neuf sœurs la compagne et l'égale,
Enfin jamais Daphné ne craindra de rivale.....

(1) *Le fleuve Pénée était père de Daphné, c'est lui qui la changea en laurier.*

Ces derniers mots venaient de la bouche du dieu ;
Déjà de ses soupirs Daphné sentait le feu ;
En donnant plus d'essort à sa tresse flottante,
Ils semblaient soulever la nymphe indifférente;
Au plaisir, à l'amour tu veux donc échapper ?
Soit, remplis ton destin, et meurs sans les connaître,
Voilà ton châtiment ; mais dans ton nouvel être
Si de stérilité les dieux t'ont su frapper,
C'est de l'indifférence un éloquent emblême,
Oui, pour porter des fruits, il faut, il faut qu'on aime.

Compagnon de Bacchus, jète au loin ces roseaux,
Qui par leurs sons plaintifs te rappèlent tes maux :
Du Ladon téméraire, interrompant la course,
Que n'as-tu dans son urne osé tarir sa source ?
Le laboureur surpris l'eut vainement cherché,
L'inhumaine Syrinx, du fleuve desséché (1).

(1) *La nymphe Syrinx, poursuivie par le dieu Pan, qui en était amoureux, implora le secours du fleuve Ladon, qui s'avisa de la métamorphoser en*

Partageant le supplice, à la race future,
Eut appris comme Pan sait venger son injure.

Mais quel est cet objet? quel est ce bloc durci
Que les ciseaux humains n'ont jamais dégrossi?
A ses pieds étendu, dans l'accès du délire,
Frappé d'un coup mortel, un malheureux expire:
L'œil sec, le cœur en paix, l'auteur de son trépas
Voit ce spectacle affreux, et n'en tressaille pas! ....
Ah! je te reconnais, barbare Cyannée (1)!
Sachez, vous qui croyez plaindre une infortunée,

---

*roseaux; ce n'etait sûrement pas ce que la nymphe lui demandait; quoiqu'il en soit, Pan, au désespoir, exprima ses regrets sur ces mêmes roseaux, et fut l'inventeur de la flute.*

(1) *Cyannée, fille du fleuve Méandre, fut métomorphosée en rocher, pour avoir regardé de sang froid son amant se tuer en sa présence. Les dieux étendirent leur vengeance jusque sur sa famille. Caunus, son fils, ayant dédaigné la passion incestueuse de Biblis, sa sœur, cette infortunée pleura tant, qu'elle fut métamorphosée en fontaine.*

Que son supplice à peine égale son forfait.
Son cœur n'est point changé, son corps seul immobile
Présente à l'œil surpris un roc dur et stérile ;
Mais le courroux des dieux sera-t-il satisfait ?
Non, ils ont enflâmé le sang de la cruelle,
Et ce sang qui brûla d'une ardeur criminelle,
Est l'onde qui jaillit de ce même rocher,
C'est Biblis, par son frère aux pleurs abandonnée,
Dont le murmure sourd reproche à Cyannée
La fuite de l'amant qu'elle n'a pu toucher.

Et toi, déesse austère, à Délos adorée,
Qui préférais la chasse aux attrais de l'amour,
Avant qu'Endymion, du plus tendre retour,
Eut enfin obtenu la promesse sacrée ;
Dis-nous si le plaisir d'exister sans aimer
En fut un pour Diane, et satisfit son âme ?
Et goûtant à la fois la douceur de charmer,
Si tu ne trouvas point le bonheur dans ta flâme ?
Mais en vain aux cœurs froids on parle sentiment.

Le voyageur perdu dans l'horreur des ténèbres,

Le triste oiseau d'Athène (1), aux cris toujours
funèbres,
Ces amas empestés, ces eaux sans mouvement,
Dont les feux souterrains, ni l'haleine du vent
N'agitèrent jamais la surface verdâtre,
Ces rochers nuds, à qui la nature marâtre
De la fécondité refusa les ressorts,
Ces lampes qu'on suspend dans le séjour des morts....
De celui qui résiste aux plus tendres hommages,
De l'être indifférent telles sont les images.

Quoi! vivre tristement, sans craintes, sans espoir,
Sans desirs le matin, insensible le soir,
Ne se livrer jamais à quelque doux mensonge,
N'être pas même heureux par le bienfa t d'un songe!
Ne point sentir le prix d'un regard amoureux,
D'un soupir enflâmé, d'un cœur qui bat pour deux!..
Lise, il est du plaisir, même à verser des larmes,
On en goûte à cacher ses timides allarmes

(1) *Le hibou.*

A l'objet dont on craint d'altérer le repos :
Un refus après lui nous laisse l'espérance,
Une faveur nous fait oublier tous nos maux ;
Mais l'ennui seul précède et suit l'indifférence,
Pour elle en vain la terre étale sa beauté,
Son œil terne n'y voit que l'uniformité.

Des victimes d'amour citeras-tu l'histoire ?
Des amans fortunés, je chanterai la gloire,
Leurs plaisirs, leur bonheur, leurs feux, leurs tendres soins ;
Agréable Catulle, immortelle Lesbie,
Habitans du Lignon, bergers de l'Arcadie,
Parlez en ma faveur, et soyez mes témoins.

Craignant d'être souillés par une onde étrangère,
Quels flots sur ces cailloux imitent des soupirs ?
Nymphe, à qui l'on ravit l'objet de tes desirs,
C'est lui que tu poursuis dans ta course légère ;
Amant toujours fidèle, il te cherche à son tour ;
Bientôt mêlant vos eaux, la constance et l'amour

Consomment le bonheur d'Alphée et d'Aréthuse (1).

Viens surtout à mon aide, ô cygne de Vaucluse;
Pour défendre les droits de ce maître des dieux,
Qui, sans faveurs, jadis a su te rendre heureux,
Téméraire, j'osai te prêter mon langage (2).
Pardonne à mon audace, au moins en cet ouvrage,
Je ne profanai point le sujet de mes chants;
Je peignis les nœuds purs qui t'unissaient à Laure,

---

(1) *Alphée poursuivait Aréthuse, nymphe de Diane : c'était l'usage alors. Alors aussi les Dieux ne savaient arrêter ces poursuites qu'en métamorphosant les gens; tout à coup les deux amans se trouvèrent changés l'un en fleuve, l'autre en fontaine; ils n'osèrent pas d'abord mêler leurs eaux, crainte de scandale, ils allèrent former cette union en Sicile, assez loin du lieu de leur catastrophe.*

(2) *L'auteur a mis la défense de l'amour dans la bouche de Pétrarque, dans son voyage de Paris en Corse, à la suite des Soupers.*

Et tâchai d'imiter ces prodiges touchans
Qui portèrent ton nom du couchant à l'aurore.
Combien d'autres amans ne vivent que pour eux,
Contens par leurs plaisirs d'alimenter leurs feux.
O vous, en me lisant, vous qui devez m'entendre,
M'entendre et soupirer ! couple fidèle et tendre,
Qui daignez à ma foi confier vos secrets,
Me peindre vos plaisirs et jamais vos regrets,
Quel tableau vous offrez d'amour et de constance !
L'absence, dix saisons, même la jouissance,
Rien n'a pu ralentir vos premières ardeurs ;
Il n'est que le trépas pour séparer vos cœurs.
Que ne puis-je aux mortels vous citer pour exemple !
A toi, Lise, surtout chez qui le préjugé
Nomme l'amour faiblesse, et froidement contemple
Les plaintes et les pleurs d'un amant affligé.
Ton cœur enveloppé par la triste apathie,
Ton cœur veut donc languir sans ressort et sans vie ?
Quel sommeil ! quel néant ! Lise, toujours en paix,
Vils esclaves, tes sens ne s'élèvent jamais
Contre le froid tyran qui les tient à la chaîne !

Mais un tyran connaît et l'amour et la haine ;
Ce n'est même souvent que le refus des cœurs
Qui dans son âme altière allume ses fureurs.
Il est si doux d'aimer ! plus doux encor peut-être
De jouir des progrès du feu qu'on a fait naître.
O, Lise infortunée, ose de l'avenir
Embrasser l'étendue, ose-le sans frémir !
Mais sur ce que tu perds, sur le présent, cruelle!
Arrête tes regards : dis-moi, quelle étincelle,
Quand Progné vient raser la surface des eaux
Pénètre leur cristal, réveille la nature ?
Nymphes, qui vous enflâme au fonds de vos roseaux ?
Palès, à qui tu dois ce trône de verdure ?
Amphions emplumés, qui ranime vos voix,
Et vous fait deux à deux chercher l'ombre des bois ?
J'y vois des animaux le despote superbe
Déposer sa fierté, languir, ramper sur l'herbe !
Plus féroce que lui, de sang plus altéré,
Le tigre est abattu, quel trait l'a pénétré ?
Son œil semble inquiet, mais il est sans colère,
Il voit sans l'attaquer la cruelle panthère,

Qui vaincue elle-même, et craignant les combats,
Fuit, et n'aspire plus qu'aux amoureux ébats.

Moteur universel, ce sont là tes miracles,
Amour ! nous te devons ces ravissans spectacles!
Les élémens, les dieux ne te résistent pas,
Par toi tout est dompté, par toi seul tout respire,
Ton sceptre est ton flambeau, l'univers ton empire!
Dieu de la volupté, malheur au cœur d'airain,
Que ta puissance étonne et sollicite en vain.

Mais oubliant le cours d'une triste carrière,
Plongeons dans le chaos de l'obscur avenir;
Je vois de tes destins le cours prêt à finir;
Le crêpe du trépas s'étend sur ta paupière,
Le tems va de sa faulx trancher tes jours glacés,
Tu sens le prix de vivre..... et tu meurs toute entière!
Des secours étrangers, aucuns soins empressés,
Quelques pleurs, que tarit l'espoir de ta dépouille,
De faibles sentimens que l'avidité souille,
Et que la bienséance arrache à l'intérêt.....
Mais l'amour m'interrompt, écoute son arrêt.

« Que veux-tu des mortels, plante stérile et dure,
» Qui refusas ton cœur au vœu de la nature ?
» Où sont tes rejettons pour couvrir ton cercueil ?
» Qui sentira ta perte, et portera ton deuil ?
» Et si la médisance ou l'implacable envie
» Te poursuit chez les morts, qui défendra ta vie ?
» Tu voulus vivre seule, et seule tu mourras,
» Ton nom même avec toi subira le trépas ;
» Que tout périsse ainsi du mortel insensible,
» Dont le cœur à mes traits voulut être invincible. »

Ah ! Lise, que le fort que l'amour te prédit
Amolisse ton âme, en frappant ton esprit ;
Vois les fruits effrayans d'un pénible système,
Simple organe du dieu, j'en frissonne moi-même ;
Mais si toujours rebelle à son culte, à sa voix,
Il allait te punir du mépris de ses lois ;
Trop tôt pour ton amant, si tu cessais de vivre ;
Malgré ta cruauté, Lise, avant de te suivre,
Ta tombe par mes mains se couvrirait de fleurs,
Et je l'arroserais du tribut de mes pleurs.

*La* BARONNE.

Je remarque que vous n'avez presque mis à contribution que la la fable, pour persuader votre Lise d'une vérité.

*Le* MARQUIS.

Aramynthe est charmante.... oui, mais elle a des puces.

*La* BARONNE.

Vous êtes bienheureux que le souper soit servi ; mais le vin de Château-Neuf saura m'inspirer la riposte.

*Fin de la IIme. Promenade.*

# IV^me. PROMENADE.

*La* MARQUISE.

LA chaleur a été accablante aujourd'hui, l'affaiblissement du corps semble influer sur les idées. Je ne vois personne disposé à entamer et soutenir la conversation; quelqu'un voudrait-il se dévouer à nous lire quelque morceau....

*La* BARONNE.

Qui surtout n'ajoutât pas à la disposition que nous avons à faire la méridienne; car j'avoue, pour

mon compte, que, si l'ouvrage n'est pas d'un certain intérêt, je pourrai bien aller commenter l'Ode au Silence dans les espaces imaginaires.

*L'Abbé.*

Il paraît qu'en effet nous n'aurons pas besoin de mettre de l'eau dans la bouche des dames aujourd'hui.

*Madame de Lintz.*

Que veut-il dire ?

*Madame Saintré.*

Une mauvaise plaisanterie pour nous réveiller.

*La Baronne.*

Son secret ne vaut rien, car mes yeux se ferment.

*L'Abbé.*

Pour les ouvrir, vous saurez le secret. Les femmes des Bagnons, peuple du Sénégal, sont chastes et laborieuses ; cependant le diable les tente là-bas comme ici ; mais elles connaissent l'inconvénient des discours inutiles et des médisances; et, pour y échapper, elles ont coutume en travaillant ensemble, de se remplir la bouche d'eau.

*Le Commandeur.*

Mon pauvre abbé, vous ne sa-

vez que cela ? elles parlent par signes.

*La Baronne.*

Le commentaire ne vaut pas mieux que le texte. Si vous n'avez que d'aussi puériles anecdotes à nous conter, croyez-moi, allez à la fontaine.

*Madame de Chanceaux.*

Courage ! voyons si le rouleau de Saintré soutiendra notre attention ; il me semble que le Sénégal a déjà produit de l'effet.

*Saintré.*

Je vais ramener un poète qui nous a occupé agréablement l'an passé.

*La* MARQUISE.

Est-ce Métastaze ?

SAINTRÉ.

Oui, marquise ; et avant de lire l'imitation que j'ai faite de son ode à la liberté, je vous dois une anecdote sur lui assez intéressante. Il était de Rome, et né dans cette classe obscure du peuple qui habite au-delà du Tibre, et qu'on appelle *i transverini*. Un jour que sa mère, blanchisseuse, l'avait envoyé faire une commission, l'abbé Gravina, savant distingué, apperçut cet enfant, d'environ dix à douze ans, qui répondait avec véhémence à un polisson de son âge,

qui l'insultait. Tout-à-coup il voit le petit Strapazzo ( c'était alors son nom ) qui trace un cercle autour de son adversaire, et qui lui dit : « Aie le courage de ne » pas sortir de-là, jusqu'à ce que » j'aie fait ma commission qui » presse ; au retour nous nous bat- » trons, et je t'apprendrai ta lan- » gue. » L'abbé Gravina s'assied sur des débris du *Campo-Vaccino*, et voit bientôt Strapazzo revenir en courant. Le poliçon n'avait pas quitté son cercle ; ils se prennent aux cheveux, l'abbé les sépare ; et trouvant de la vivacité et de la gentillesse au petit Strapazzo, il veut l'emmener chez lui ; mais l'enfant exigea le consentement de sa mère, il ne fut pas difficile

à obtenir. L'abbé s'apperçut bientôt que Strapazzo avait les plus heureuses dispositions à improviser ; il en prit le plus grand soin, l'instruisit lui-même, en fit successivement son secrétaire et son bibliothécaire, changea son nom en celui de Metastazio, anagrame grecque de Strapazzo, et lui laissa en mourant de quoi se soutenir dans le monde. Voilà l'origine de sa fortune, qu'il a infiniment augmentée depuis par une économie peut-être extrême ; mais il faut tenir à l'homme par quelque côté.

*Madame de* LINTZ.

Voyons son ode.

*Le* COMTE.

L'an passé, elle n'eut pas été de saison dans la bouche de Saintré.

*La* BARONNE.

Est-ce encore de la poudre du Sénégal ?

*Le* MARQUIS.

Oui et non; il faut aller à la fin pour la juger.

*Madame de* CHANCEAUX, *avec impatience.*

Commençons-la donc.

*Saintré lit :*

# LA LIBERTÉ,

OU

# *LA PARFAITE* INDIFFÉRENCE.

---

Graces à ta couvetterie,
Je respire, ingrate Nicé;
Indigné de ta perfidie,
Le dieu même qui m'a blessé,
Contre toi me prêta des armes;
La liberté m'offre ses charmes,
Mon cœur a brisé ses liens,
Loin de moi, funeste mensonge,
Si j'aimai Nicé, c'est un songe,
Dont à peine je me souviens.

L'Amour quelque fois se déguise,
Et prend le masque du dépit,
Le sentiment blessé l'attise,
Une étincelle le trahit ;
Mais mon âme vraiment paisible
Au dépit n'est plus accessible;
Si l'on vient à parler de toi,
Je ne change plus de visage,
Du bord je contemple l'orage,
Et mon cœur est enfin à moi.

Je cède aux pavots de Morphée,
Je dors du plus profond sommeil,
Sans que ton importune idée
Hâte l'instant de mon réveil :
Si je m'absente, ton image,
Nicé, qui n'est plus du voyage,
Ne m'arrache pas un soupir :
Libre d'une incommode chaîne,
Je m'éloigne de toi sans peine,
Et je te revois sans desir.

Je parle à présent de tes charmes
Sans intérêt, sans rien sentir ;
Je n'éprouve plus ces alarmes
Qui précédaient un faux plaisir ;
Je me rappèle tes caprices,
Tes faveurs et tes injustices,
Et n'en suis piqué ni flatté ;
C'est maintenant Lindor qui t'aime,
Et cependant avec lui-même,
Je m'entretiens de ta beauté.

D'un air et languissant et tendre
Tu peux accueillir ce rival,
Cet air, pour moi tu peux le prendre,
Dédain, douceur, tout m'est égal :
Ta bouche a perdu cet empire,
Qu'avec un séduisant sourire,
Elle prenait sur tous mes sens ;
Tes yeux, à présent sans langage,
Tes yeux ont perdu l'avantage
De me peindre ce que tu sens.

Si je pince aujourd'hui ma lyre,
Si je lui fais rendre des sons,
Nicé, qui peut-être en soupire,
N'est plus l'objet de mes chansons.
Tu connais ce bois solitaire,
Où, près d'un tapis de fougère,
Foulant l'émail d'un gazon frais.....
Tu n'y couronnes plus ma flâme,
Et cependant toujours mon âme
Y trouve les mêmes attraits.

Il fut un tems que ta présence
Pouvait seule embellir ces lieux,
A présent, malgré ton absence,
Je les trouve délicieux;
C'est que la naïve nature
N'a pas besoin de la parure
Que lui prêtaient tes agrémens;
Cette grotte jadis chérie,
Maintenant avec toi m'ennuie,
Et j'y compte tous les momens.

D'une confidence nouvelle
Admire la naïveté,
Nicé, je te trouve encor belle
Après ton infidélité;
Mais tu n'es plus une merveille,
Tous les jours on voit ta pareille;
Même, ne t'en offense pas,
Je remarque sur ton visage
Des défauts, un léger nuage
Que je prenais pour des appas.

Quand je voulus briser ma chaîne,
Je l'avourai, je crus mourir;
Prêt à succomber à ma peine,
Je renaissais par un soupir;
J'ignore encore par quels charmes
Je ne pouvais verser les larmes
Qui venaient inonder mes yeux;
Mon âme était anéantie,
Et je ne supportais la vie,
Que par l'espoir des malheureux.

Pour quitter même un cœur volage,
Il faut qu'il en coute aux amans ;
Il faut, pour sortir d'esclavage,
Savoir mépriser les tourmens :
L'oiseau surpris par artifice
Fait volontiers le sacrifice
Des plumes prises aux gluaux ;
Le tems répare ce dommage,
L'expérience le rend sage,
Il croit voir partout des rézeaux.

Mais, Nicé, tu croiras peut-être
Que ce langage est affecté ;
Que l'amour est encor mon maître,
Sous cet air de sécurité :
Tu penseras que je t'adore,
Parce que je répète encore
Que je suis libre de tes fers :
Non, non ; il est dans la nature
De se complaire à la peinture
De tous les maux qu'on a soufferts.

C'est le faible d'un militaire
De parler souvent des hasards
Aux quels son bras l'a su soustraire
Dans la carrière des Césars ;
Si ses périls et ses services
Sont marqués par des cicatrices,
Il se plait à les découvrir ;
L'esclave libre fait trophée
De la chaîne qu'il a portée.....
Je jouis du même plaisir.

Je parle pour me satisfaire,
Et je ne m'inquiète pas
Si mon langage peut te plaire,
S'il te cause de l'embarras ;
Crois mon cœur jaloux ou sensible,
Crois-le troublé, crois-le paisible,
Soucis flatteurs, mais superflus :
Qu'à mon nom seul tu sois émue,
Que tu craignes ou non ma vue,
Va..... je ne m'en occupe plus.

J'ÉTAIS constant, tu fus perfide,
J'ai secoué ton joug honteux,
Qu'entre nous la raison décide
Qui doit s'estimer plus heureux.
Tu peux aspirer aux hommages,
Nicé, de ces êtres volages,
Dont les sens dirigent le cœur :
Moi, je méprise une conquête
Quand il faut que l'esprit l'achète,
Au vil prix d'un soupir trompeur.

*La* BARONNE.

Le marquis avait raison ; la dernière strophe détruit l'effet des autres, et dément le titre.

*Madame* SAINTRÉ.

Aussi était-ce l'intention de l'auteur.

*Madame de* LINTZ.

Tout cela, ruse de guerre; il faudrait prendre au mot tous ces beaux diseurs, qui jouent des passions qu'ils ne sentent pas.

*Le* COMMANDEUR.

Et les suites de ce système ne vous effrayent pas? Je vous trouve bien plus adroites, mesdames; et ruse contre ruse est une charmante pièce. Je vous l'ai vue jouer souvent avec bien de l'avantage!

*Madame de* CHANCEAUX.

Mais si l'auteur voulait rame-

ner sa Nicé; il me semble qu'il aurait dû prendre un style opposé. Une belle peut se piquer au jeu, et comme dit madame de Lintz, prendre au mot....

*Dorival.*

Je suis de l'avis de madame de Chanceaux, et si je puis conserver l'auditoire éveillé, je lirai la palinodie; non pas telle que Metastaze l'a faite, mais telle que je l'ai composée sur les rimes de Saintré.

*L'Abbé.*

Sur les mêmes rimes, cela n'est pas sans difficultés.

DORIVAL.

Peut-être ai-je gagné quelques avantages à cette servitude ; au reste, vous en allez juger.

( *Il lit :* )

J'AI pu de la *coquetterie*
Faire un reproche à ma *Nicé*,
Et l'accuser de *perfidie !*
Oui, mon amour-propre *blessé*
Contre elle osa chercher des *armes ;*
Pardon, si j'offensai tes *charmes*,
Cet effort serra mes *liens ;*
Ma froideur n'était qu'un *mensonge*,
Et mon indifférence un *songe :*
A peine, hélas ! je m'en *souviens*.

Un amant en vain se *déguise*,
Quand il obéit au *dépit*;
Bientôt la flâme qu'il *attise*
Jète un éclat qui le *trahit* :
Quand j'annonçais un cœur *paisible*,
Au repentir seul *accessible*,
Il ne s'occupait que de *toi* :
Le trouble peint sur mon *visage*,
Mes pleurs, tout annonçait *l'orage*
Que je préparais contre *moi*.

Lorsque j'obtenais de *Morphée*
Un léger instant de *sommeil*;
Ce dieu t'offrait à mon *idée*
Tu l'occupais jusqu'au *réveil*;
Suivi partout de ton *image*
Le jour, la nuit, dans le *voyage*,
Elle entretenait mes *soupirs* :
En voulant secouer ma *chaîne*,
Je sentais s'accroître ma *peine*,
Et mes craintes et mes *desirs*.

Un cœur subjugé par tes *charmes*,
Fier d'un bonheur qu'il sait *sentir*,
Peut-il préférer les *alarmes*
Au calme innocent du *plaisir* ?
La jalousie a ses *caprices*,
Ses travers et ses *injustices*,
Un cœur sensible en est *flatté* ;
Le trouble de l'objet qu'on *aime*,
Ses reproches, sa froideur *même*,
Sont un hommage à la *beauté*.

L'amant n'en devient que plus *tendre* ;
Quand il craint les soins d'un *rival* ;
Et le ton que j'ai feint de *prendre*,
Ce ton détaché, point *égal*,
Nicé, t'assurait cet *empire*
Que la beauté, par un *sourire*,
Reprend sur le cœur et les *sens* :
De tes yeux le tendre *langage*
En tout tems aura *l'avantage*
De m'inspirer ce que tu *sens*.

DAIGNE entendre aujourd'hui ma *lyre*,
Et tu reconnaîtras ces *sons*,
Ces accens d'un cœur qui *soupire*,
Et qui te dit dans ses *chansons* :
« Au fond de ce bois *solitaire*,
» Viens, ma Nicé, de la *fougère*
» Fouler encor le tapis *frais* ;
» Viens te pénétrer d'une *flâme*
» Qui, tu le sais, est pour ton *âme*
» Tant de douceurs et tant d'*attraits*. »

VIENS embellir par ta *présence*,
Viens charmer ces aimables *lieux* ;
On y gémit de ton *absence*,
Et ce bosquet *délicieux*,
Planté des mains de la *nature*,
T'offre une champêtre *parure* ;
J'y vois déjà mille *agrémens*.....
Ah! près d'une amante *chérie*,
Tout intéresse, rien *n'ennuie*,
Les siécles seraient des *momens*.

PÉNÉTRÉ

Pénétré d'une ardeur *nouvelle*,
Je dis avec *naïveté* :
Comment paraître encor plus *belle*
Après une *infidélité* ?
Tu me semblais une *merveille*,
Je cherchais envain ta *pareille*
Mes yeux ne m'en imposaient *pas* ;
Envain sur ton charmant *visage*
Voulaient-ils trouver un *nuage*,
Ils n'y voyaient que des *appas*.

Nicé, quand on forme une *chaîne*,
Dans son étreinte il faut *mourir* ;
Et le sentiment de la *peine*,
Doit se contenter d'un *soupir*.
Qu'un soupir a souvent de *charmes* !
Non, jamais de si douces *larmes*
Ne s'échapèrent de mes *yeux*,
Que quand mon âme *anéantie*
Songeait que la tienne, à la *vie*,
Aurait pu rendre un *malheureux*.

Je t'ai vue un instant *volage*,
Un rien agite les *amans* ;
J'ai cru que d'un dur *esclavage*
Tu me préparais les *tourmens* ;
Je te soupçonnais d'*artifice*,
Et j'essayais le *sacrifice*
Que fait l'oiseau pris aux *gluaux* ;
Loin de réparer le *dommage*
Le tems l'augmentait, je fus *sage*
De demeurer dans tes *réseaux*.

Mais, Nicé, tu croiras peut-*être*
Que ce retour est *affecté*,
Que de mon cœur toujours le *maître*,
Je vis dans la *sécurité* ;
Non, je jure que je *l'adore*,
Jamais, je le répète *encore*,
Je ne suis sorti de tes *fers* ;
J'avais puisé dans la *nature*,
Plus que dans mon cœur, la *peinture*
Des tourmens que j'avais *soufferts*.

On voit le bouillant *militaire*
Qui s'étourdit sur les *hasards*,
En rougissant de s'y *soustraire*,
Penser égaler les *Césars*,
Lui-même vanter ses *services*,
Ses hauts faits et ses *cicatrices*;
Ainsi charmé de *découvrir*
Des maux dont je faisais *trophée*,
La chaîne que j'avais *portée*
Faisait ma peine et mon *plaisir*.

Mais je voulais me *satisfaire*,
Et je ne réfléchissais *pas*,
Que tout amant cesse de *plaire*
Quand il cause trop d'*embarras*
A l'objet qu'il rendit *sensible*;
Lorsque l'âme devient *paisible*,
Tous les efforts sont *superflus*,
Elle peut encore être *émue*,
De son tyran craindre la *vue*,
Mais elle ne s'enflâme *plus*.

Nicé, tu ne fus point *perfide*,
De ce soupçon, je suis *honteux*;
Cède à ton penchant, qu'il *décide*,
Si je dois encore être *heureux*.
Daigne rejetter les *hommages*
De tous amans faux ou *volages*,
Je rentre aussitôt dans ton *cœur*;
Je fus ta première *conquête*
Que ce souvenir seul *rachète*
Les écarts d'un dépit *trompeur*.

*La* BARONNE.

C'est comme des bouts-rimés, qu'on vous aurait donnés à remplir.

*Le* MARQUIS.

Oui, mais la tâche est longue et le sujet forcé. Je ne sais laquelle préférer de l'ode ou de la palinodie.

*Dorival.*

L'original doit toujours l'emporter ; il a mis l'imitateur sur la voie.

*La Marquise.*

J'aime qu'un poète soit modeste, et attende les suffrages.

*Madame de Lintz.*

Je desirerais assez que ceux de cette espèce fussent plus communs.

*Madame Saintré.*

Collardeau avait ce mérite, et celui de versifier assez bien, quoiqu'un peu faiblement. Nous avons aussi quelques modernes qui at-

tendent paisiblement le jugement de la postérité.

*Le Commandeur.*

Nous comptons deux gens d'esprit dans le dix-septième siècle, qui ont au moins autant illustré les lettres par leur conduite, que par leur talent. Pelisson s'enferma à la Bastille avec Fouquet, son bienfaiteur pour le défendre, et Scudery, ayant dédié son Alaric à Christine, reine de Suéde, qui comptait ce héros parmi ses ancêtres; elle destina à l'auteur une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancherait de son ouvrage les louanges qu'il avait données au comte de la Gar-

die, que cette souveraine avait disgracié. Le savant déclara que la chaine, fût-elle aussi pesante que celle des Incas, il ne renverserait pas l'autel qu'il avait élevé. Christine garda son présent, Scudéry son honneur ; le lot n'était pas égal.

*L'Abbé.*

Virgile fut moins généreux ; il ôta de ses Géorgiques l'éloge de son ami Gallus, disgracié par Auguste.

*Le Comte.*

Ces actes d'ingratitude des particuliers n'ont pas la même influence que ceux des gouvernemens; les premiers restent obscurs,

les autres sont toujours publics, et refroidissant le patriotisme, ils servent souvent de prétexte aux ambitieux. Par exemple, quel est le portugais qui refuserait une couronne au-delà des mers, comme le célèbre et malheureux *Galvam*, après le traitement qui lui fut fait à son retour. Il eût pu devenir roi de Tydor, et de son gouvernement; les peuples l'y invitaient. Il préféra de sacrifier sa fortune à faire fleurir la colonie portugaise. Revenu à Lisbonne, accablé de dettes, la misère et le mépris devinrent sa récompense, et l'infortuné alla finir ses jours dans un hôpital !

*Le* MARQUIS.

Dupleix, la Bourdonnais, avant eux Spencer, Milton, le Tasse, le Dante, et tant d'autres qui avaient si bien servi ou illustré leur patrie, ont-ils eu un meilleur sort? Le sage et l'honnête homme ne calculent pas la récompense, mais ce que l'honneur attend d'eux. Faire le bien, voilà notre loi; si le salaire nous manque ici-bas, nous le retrouverons au centuple dans la région de la justice.

*La* BARONNE.

On dirait que vous en savez le chemin, comme celui d'Avignon.

*Le* MARQUIS.

Je pars souvent pour des pays que je n'ai jamais vus, et j'y arrive sans m'égarer.

*Madame de* LINTZ.

Grâce aux postillons.

*L'*ABBÉ.

Marquis, Néoclès, frère d'Épicure, disait à ses disciples : *Cachez votre vie.*

*Le* MARQUIS.

Je vous entends, Plutarque ne lui a pas moins fait son procès, faute d'avoir saisi le sens de cette maxime.

*Madame de* CHANCEAUX.

Je lui en aurais fait un aussi, je ne la comprends pas.

*Dorival.*

Cela tient de la franc-maçonnerie, et nous menerait trop loin. Le comte nous doit la suite de sa correspondance.

*Le* COMTE.

Pour l'intelligence de ce que je vais lire, je dois prévenir que j'étais à la campagne, et obligé de prendre des précautions, pour dépayser des curieux. Nous n'étions pas d'accord, Zélis et moi, sur la nature des sentimens que

nous pouvions nous permettre ; notre dernière conversation avait été un peu vive. J'imaginai de déguiser ma lettre sous l'apparence d'un extrait de livre, et de l'intituler : *Maximes sur l'amitié*. Les voici.

( *Il lit.* )

*Deuxième Lettre du Comte.*

« Quand l'amitié devient scru-
» puleuse, bientôt l'indifférence
» lui succède. Si cette même ami-
» tié n'avait pas de jouissances,
» elle ressemblerait au souci qui
» attire par sa forme, et repousse
» par son odeur. Il vaut mieux
» traiter un ami dans certaines cir-
» constances, comme un inconnu

» que

» que comme un indifférent ; il
» apprécie le motif, et mêlé avec
» la foule, son cœur sait l'en ti-
» rer. Ne le blessons jamais ; cette
» partie est si délicate, au physi-
» que et au moral, qu'on ne sau-
» rait trop la ménager. Il est une
» jalousie en amitié comme en
» amour : celle de l'amitié, moins
» intéressée, est bien plus exi-
» geante ; elle ne reclame pas des
» plaisirs, mais des besoins. Il faut
» quelquefois se défier de soi, c'est
» le moment d'ouvrir son âme à
» son ami ; la lui fermer est un
» tort pour soi, et une injure pour
» lui. Ne varions jamais avec per-
» sonne, moins encore avec les
» absens, ils ne peuvent reclamer
» leurs droits ; cette seule consi-

» dération doit les préserver de
» l'oubli, encore plus d'un juge-
» ment précipité. Ne déguisons
» jamais rien, quand nous consul-
» tons notre ami; souvenons-nous
» que, s'il mérite ce titre, la
» moindre réserve le blesse, et
» qu'il doit avoir sa part entière
» de tout ce qui nous occupe et
» nous affecte. Le déguisement est
» un vol en amitié; nos faiblesses
» mêmes en doivent être la mon-
» naie courante: sans cet épanche-
» ment, à quoi serviraient les
» amis? les éprouve-t-on dans le
» plaisir? Tout le monde est dis-
» posé à le partager; mais qui
» est-ce qui s'offre à nous soula-
» ger de nos peines? celui qui est
» digne d'en être le confident.

» Quand on croit s'être trompé sur
» le choix d'un ami, il faût être
» assez vrai pour se hâter de le lui
» avouer ; il n'est pas juste qu'il
» fasse seul tous les frais. Quand
» on a eu avec lui quelques torts
» légers, il faut se garder de les
» aggraver; s'il gémit, il est bles-
» sé; sa plainte est-elle délicate, il
» faut s'occuper de le guérir. »

Dans l'intervalle, je reçus une lettre de Zélis, qui ne répondait pas encore aux maximes, mais à une partie de notre conversation, dans laquelle elle m'avait défendu de lui écrire.

*Deuxième Lettre de Zélis.*

« Je vous avais cependant dé-
» fendu de m'écrire, je ferais
» mieux de ne pas vous répondre.
» Je le sens, et.... et ma plume
» va toujours, et non sans plaisir.
» Moi agir contre mes principes!
» sachez m'en quelque gré. J'ai eu
» à combattre : je ne voulais au
» plus vous répondre qu'un mot,
» je me laisse entraîner, mais à
» condition que vous ne perdrez
» pas de vue que nous ne pouvons
» nous permettre qu'une amitié
» tranquille ; vous en êtes conve-
» nu, vous m'y avez invitée. Vous
» qui réfléchissez si juste, qui
» connaissez si bien les devoirs de

» l'homme et de la société, son-
» gez sans cesse aux vôtres, pour
» qui ne seraient-ils pas un pen-
» chant et un plaisir ? Oui, je re-
» noncerais à la liaison qui me
» flatte avec vous, s'il vous fallait
» sacrifier le moindre des senti-
» mens que vous devez à l'être ai-
» mable, bien fait pour vous cap-
» tiver tout entier. Je vous impa-
» tiente, et pourquoi cependant?
» Vous êtes délicat, je ne vous
» crois pas sans conscience: la
» mienne me tourmente à l'ombre
» du reproche; je la consulte tou-
» jours avant mon cœur, et je
» veux qu'ils soient d'accord; oui,
» je le veux absolument. Adieu,
» je ne serai pas fâchée de vous
» occuper comme amie... Je re-

» çois vos maximes, elles ressem-
» blent plus à des réflexions per-
» sonnelles, qu'à un extrait de li-
» vre. Je te connais, beau masque,
» la matière vaut bien la peine
» qu'on y réfléchisse. »

*Madame* SAINTRÉ.

Comte, lisez nous tout de suite la réponse aux maximes, pendant qu'elles nous sont encore présentes ; après cela, Dorival entamera une correspondance poétique, dont il m'a fait confidence. Vous ferez assaut dans ce genre, vous avec votre Lise, et lui avec sa Lisette ; c'est le nom de guerre de la belle.

*Dorival.*

Ma bergère est le diminutif de celle du comte, et de toutes les manières, elle lui doit le pas.

*La Marquise.*

C'est à nous à en décider. Commençons par la lettre.

*Le Comte lit :*

*Troisième Lettre de Zélis.*

« Vous n'imagineriez jamais à » quelle heure je vous écris. Une » heure du matin sonne; il fait un » orage affreux, la mer semble » vouloir nous engloutir, et je

» suis si bien éveillée, n'importe
» par qui, ni par quoi, que j'aime
» autant vous écrire, que de dire
» mon chapelet, comme Jean-
» nette.

» Vos maximes sur l'amitié sont
» écrites avec l'esprit et la finesse
» que vous mettez à tout. Mal-
» heureusement je ne suis en fonds
» ni de l'un, ni de l'autre, et je
» n'ai sûrement pas saisi le vrai
» sens de toutes vos idées. N'ima-
» ginez pas que je les aie lues sans
» réflexion, sans intérêt : non, si
» j'ai un reproche à me faire, ce
» n'est pas celui-là, mais peut-
» être celui d'être capricieuse ou
» indécise, car à chaque lecture
» mon jugement a varié autant
» que les impressions. Une fois,

» j'ai eu de l'humeur, une autre
» de l'impatience ; là mon amour-
» propre a été piqué, humilié
» sans-doute de ne pas penser
» comme un homme de génie ;
» plus loin, il était flatté. De tout
» cela, nait un embarras étonnant
» pour vous répondre. Moi,
» chétive ! écrire à un savant, qui
» fait des livres, et qui les fait
» bien ! aussi je tremble pour le
» moins autant qu'en m'accompa-
» gnant sur ma harpe, et j'ose à
» peine me permettre quelques
» observations sur vos prétendus
» axiômes, que je ne reçois pas
» pour tels, si ce n'est le premier
» article, où vous dites grave-
» ment que l'indifférence succède
» toujours à l'amitié scrupuleuse.

» Comment appélerais-je d'un
» arrêt prononcé si lestement ? Il
» doit me plaire, il annonce un
» philosophe qui dirige son cœur
» comme il veut et pour le mieux.
» A cela j'applaudis, et fais seu-
» lement une question : Croyez-
» vous que le scrupule annonce
» le défaut de sentiment ? Vous
» ajoutez que l'amitié sans jouis-
» sances ressemble au souci. S'en
» permettre aisément, même des
» plus honnêtes, n'est ce pas au
» moins courir le risque du pa-
» pillon, qui, sans connaître,
» ni prévoir le danger, suit la
» lumière, où il finit toujours
» par se brûler ? Et moi je suis
» femme et peureuse, et je crains
» le feu.

» Enfin, me voici d'accord avec
» vous. Oui, je crois qu'il est une
» jalousie en amitié ; comme en
» amour, et que celle de l'amitié
» est bien plus délicate, n'ayant
» que le cœur pour objet. Par
» exemple, si j'étais votre amie,
» la divine Pouponne m'inquié-
» terait peut-être ; mais ses droits
» sont si anciens, si bien fondés,
» qu'il serait fou d'entrer en con-
» currence avec elle, aussi la
» fantaisie ne m'en prendra pas,
» soyez tranquille. A-t-elle, com-
» me vous, pour principe, que
» l'on doit avouer jusqu'à ses
» faiblesses à son ami ? Vraiment
» je conçois que ce serait un plaisir
» et non pas un effort ; il en faut
» au contraire pour retenir la

» tendre amitié, qui, de sa nature,
» est toujours confiante. Je con-
» clus qu'il faut avouer ses fai-
» blesses à son ami, quand un
» autre en est l'objet; s'il l'est
» lui-même, ayons assez de pru-
» dence pour nous taire; plus la
» confidence aurait de charmes,
» plus elle aurait de danger pour
» l'un et pour l'autre; loin de le
» guérir, on aggraverait le mal,
» et s'il venait à gagner le voisin,
» voilà deux malades pour un,
» me comprenez-vous ? Oh ! si
» nous étions des anciens, chez
» qui l'amitié était si sublime,
» si épurée, si nous vivions dans
» ces tems d'héroïsme, où l'on
» s'aimait toute la vie sans se le
» dire; mais nous sommes plus
» modernes

» modernes et plus babillards ;
» que voulez-vous que je vous
» dise ? je meurs de peur que votre
» amitié ne soit de contrebande ;
» mais je m'arrête trop sur ce
» sujet ; madame de Lambert,
» mon oracle, l'a mieux appro-
» fondi que nous, je vous y ren-
» voie. Le tonnere cesse, le
» sommeil vient, je lui tends
» les bras, n'allez-vous pas en
» être jaloux ? »

*Madame de* CHANCEAUX.

Je trouve dans cette lettre la raison et la finesse de Pouponne, et la fin promet quelques-unes de ses saillies.

*Le Comte.*

Non pas le trait, qui lui est plus familier; d'ailleurs la position aussi différente que le sentiment, ne permettait pas à Zélis le même abandon. Pour bien les juger toutes les deux, il ne faut pas les comparer.

*Madame de Lintz.*

Quelle tournure a votre Lisette, Dorival ?

*Dorival.*

Je veux vous faire faire connaissance avec elle joyeusement, en débutant par une chanson qu'elle m'avait demandée, mais

dont j'avoue qu'elle ne parut pas merveilleusement contente. Comme, votre scrupuleuse n'était rien en comparaison de la mienne, et autant j'en parle librement aujourd'hui, autant alors je mettais de sérieux et d'importance dans ma poursuite. Une femme tendre par penchant, et sévère par principes, pour quelques roses qu'il faut lui dérober, sème bien des épines sur la route du plaisir.

*La* BARONNE.

Allons, ne faites pas tant le merveilleux; vous n'exagérez la défense que pour vous faire plus d'honneur de la défaite, chantez-nous cela.

*DORIVAL.*

Je n'ai rien de plus pressé, la musique adoucit les mœurs.

(*Il chante.*)

AIR : *L'amitié vive et pure.*

POUR te chanter, Lisette,
Je n'ai qu'un faible instrument;
La rustique musette
Convient-elle au sentiment?
Oui, quand elle est l'interprête
Des vœux purs d'un cœur constant:
Les accens de la trompette
Sont pour l'indiscret amant.

J'AI toujours du village
Chéri la simplicité;
Elle dicte l'hommage
Que t'offre ici la gaîté.

Sans m'étendre sur tes charmes,
Quoique j'en sois bien tenté,
Je te connais d'autres armes
Contre notre liberté.

Lisette, par saillie,
Tu voulus quelques chansons;
Tu sais que la folie
Souvent accorde mes tons:
Ses grelots, son badinage
Effarouchent les amours;
Tu dis qu'aimer n'est pas sage,
Rire le sera toujours.

*La Baronne.*

Le début me paraît merveilleux pour lever les scrupules.

*Le Commandeur.*

Il est d'un homme exercé, et

j'en augure assez bien ; la routine est trop connue , et il n'est pas sans exemple qu'en amour les fausses marches ayent mené plus vite et plus sûrement au but.

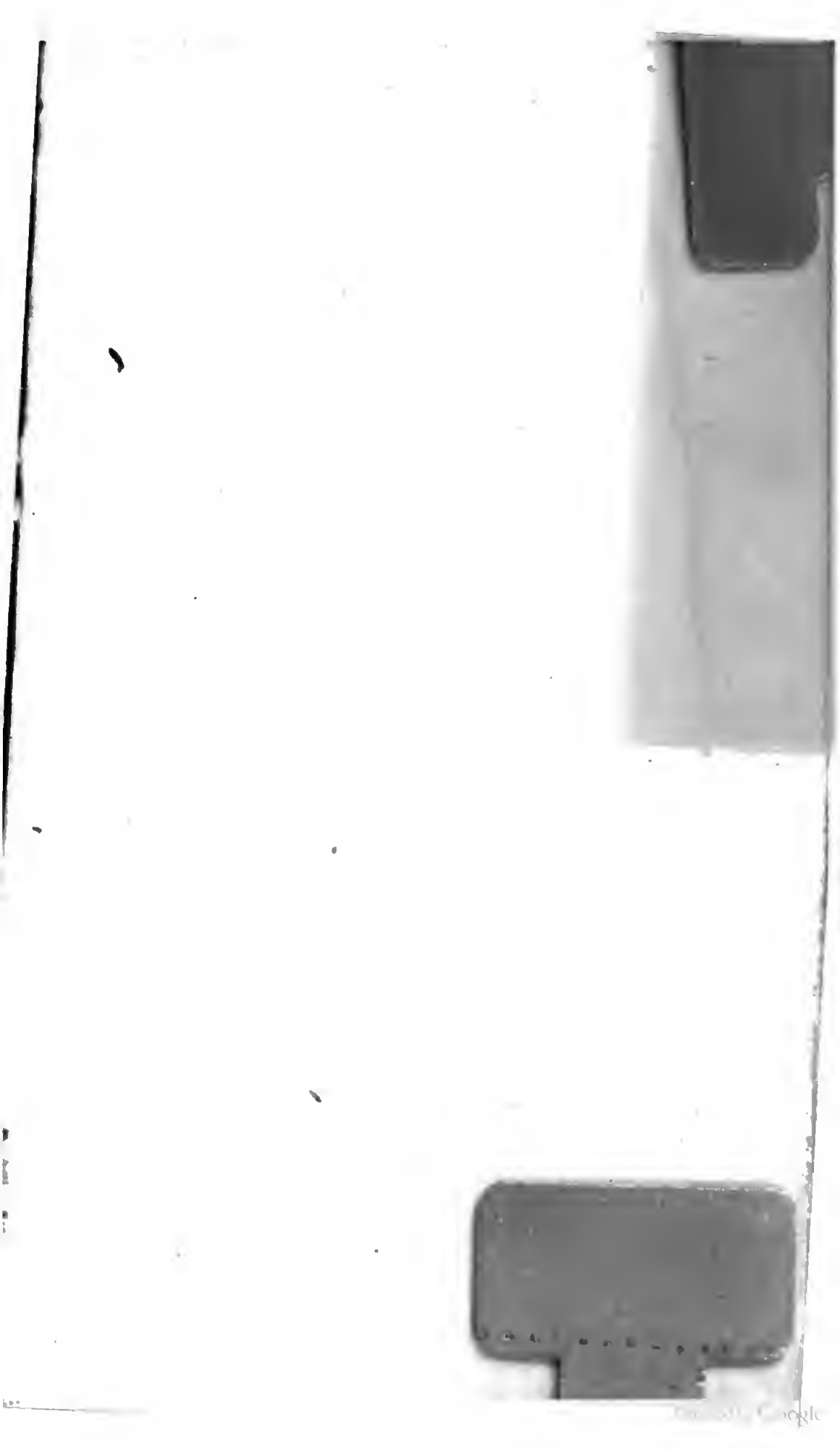
*La* MARQUISE *au Commandeur.*

Donnez-moi le bras , vétéran de Cythère , on aurait mauvaise grâce à contrarier votre expérience ; comme elle s'étend à tout , je veux la consulter à souper sur du *Côte-Rotie* qui vient de m'arriver.

*Le* COMMANDEUR.

En perdant un empire, au moins

j'ai su en conserver un autre, et Bacchus me reste, pour me dédommager du dieu fripon qui m'a faussé compagnie.

*Fin de la quatrième Promenade et du* PREMIER VOLUME.

627398
Sgn